

Introduction

Etymologiquement, le mot "voyage" provient de l'origine latine "viaticum" qui signifie tout ce qui sert à faire la route. Une fois emprunté à la langue française, après le X^e siècle, il prend le sens de "chemin à parcourir", faisant illusion directe au sens spécialisé de "pèlerinage" ou de "croisade". C'est seulement à partir du XV^e siècle que le terme prend la signification de « *déplacement d'une personne se rendant dans un lieu assez éloigné* »¹. Depuis cette époque, le voyage renferme l'idée de toute allée et venue d'une localité vers une autre. Par ailleurs, ce dispositif de déplacement présente aussi un modèle spécifique, de fond et de forme à la fois variable et multicolore. Fonctionnant cependant suivant une formule d'apparence tautologique, la pratique viatique préserve tout de même une ampleur purement expérimentale suite à la vive confrontation de multiples situations fort distinctes l'une de l'autre. Le fait qui génèrent conséquemment un tas de conséquences singulièrement prolifiques.

Pratiquement, "voyager" se résume au simple fait de quitter un lieu pour aller vers un autre plus au moins loin et inconnu, en d'autres termes, c'est « *partir, (...), rompre avec la monotonie de la vie quotidienne. C'est élargir son horizon, explorer le monde, découvrir une autre nature* »² ou une vérité bien tangible. Ainsi, c'est un dispositif qui rassemble un groupe de situations intrinsèques où chacune semble conséquente de celle qui la précède. Autrement dit, tout voyage se manifeste constitutionnellement par un départ et s'achève par une arrivée, d'où l'acte de "partir" exprime, particulièrement dans un sillage pérégrinal, le fait de quitter un lieu ou une communauté. A cet égard, le départ ou le fait de partir présente alors un trait métonymique au voisinage du terme "voyager". De ce fait, une fois que ses doutes ont emporté son scepticisme, Baldassare articule sa ferme décision en disant franchement : « *je partirai !* »³, en insinuant ouvertement, " *je voyagerai !* ".

¹ - E. Baumgartner & P. Ménard, *Dictionnaire étymologique et historique de la langue française*, éd. Librairie générale française, Paris, 1996, p. 842.

² - A. Couprie, *Voyager et exotisme: thèmes et questions d'ensemble*, éd. Hatier, Paris, 1986, p. 6.

³ - A. Maalouf, *Le périple de Baldassare*, Grasset & Fasquelle, Paris, 2000, p. 37.

Voyager, c'est se mettre en mouvement pour s'éloigner de là où on est habituellement. C'est-à-dire s'engager entièrement et avec détermination à quitter un endroit familier vers une nouvelle destination. C'est aussi abandonner une circonstance initiale afin d'instaurer une nouvelle situation ou d'exercer une activité différente. Cependant, c'est un changement, de position et d'état, qui se traduit assez visiblement par la modification des coordonnées topographiques. Par voie de conséquence, ce changement entraîne un certain écart jugé significatif au niveau intérieur du sujet voyageur. Par ailleurs, la racine étymologique du terme "*départ*" indique l'idée d'une séparation qui s'inscrit dans le sens d'un processus de dissociation, soit par rupture ou par éloignement¹. En effet, dans le cadre d'un voyage, le départ dénote clairement le fait de sortir de ses habitudes, de quitter l'intimité de son entourage et d'abandonner son décor commun. Baldassare évoque cette idée, lors de son périple, en disant : « *Pourquoi ne suis-je pas resté chez-moi, dans la sérénité de mon magasin, à tracer, paisiblement, des colonnes droites sur mon registre?* »². Ce passage, relevé d'une séquence rédigée au cours d'une des escales, décèle, par le ton des propos, une franche empreinte de fatigue qui renvoie à une forte vague de nostalgie pour son propre petit univers abandonné.

Voyager, c'est manifester une sorte de rupture avec le quotidien à travers la modalité du mouvement. Ainsi, l'ambiance viatique présente l'occasion opportune pour l'individu afin de changer le rythme régulier de ses journées. Autrement dit, c'est couper les ponts avec la monotonie et s'affranchir de la pesanteur de ses conventions, de ses contraintes et de ses habitudes. En partant, on brise l'ordre de ses propres coutumes par la prise du risque d'affronter l'inattendu, ce qui conduit à dire le voyage abrite la posture de se retrouver dans l'étrange à la place de l'ordinaire et au milieu de l'imprévu au lieu du régulier. Ainsi, c'est sortir de la coquille d'un ordre familier vers un au-delà, où tout est éventuel. Implicitement, ceci met en valeur la motivation de liberté, en tant que stimulée et stimulante, dans tout état de déplacement. Baldassare, de son côté, marque un refus énergétique à l'idée de rester chez lui, de demeurer en inertie, et de continuer de maintenir le même programme de ses jours semblables. Il l'exprime, d'ailleurs, avant la mise en route, par l'extrait suivant:

² - Ibidem, p. 181

« *Je ne peux me résoudre à passer les quatre mois qui viennent, puis les douze mois de l'année fatidique, assis dans ma boutique de marchand à écouter des prédictions, à consigner des signes, à essayer des reproches, et à ressasser mes craintes et mes remords !* »¹.

Le protagoniste voyageur dévoile, par là, son inaptitude de continuer dans les mêmes conditions d'inertie de rythme et d'atmosphère. C'est une sorte de révolte contre la routine dès que les circonstances offrent la première occasion. Ce qui veut dire que la tentation de vivre en mouvement emporte l'inertie de la sédentarité. En conséquence du changement des lieux, notre voyageur exprime ouvertement son ravissement, en affirmant que : « *Je constate, depuis que je suis arrivé, une certaine liberté d'attitude, et une indéniable jovialité...* »². Ainsi, la joie est issue de la sensation profonde de l'autonomie, de l'indépendance et de l'indéterminisme.

En outre, voyager dénote aussi aller vers l'inconnu, avancer ses pas vers un nouveau au-delà qui semble opaque, car c'est cette opacité même de l'Ailleurs qui séduit les voyageurs et stimule leur curiosité afin de reculer leur ignorance. Baldassare le dit : « *moi, je vogue vers l'inconnu* »³. Contextuellement, le verbe "voguer" n'est pas au sens d'"errer" sans repères ou sur une fausse piste ; c'est plutôt la pertinence du mouvement afin d'arriver le plus vite possible à cette rive de l'Autre, dont le décors, la disposition et le rythme sont tous différents. Néanmoins, il arrive, dans telles conditions, de perdre patience, notamment, lors du premier contact avec le jamais vu ou le virtuellement imaginé, suite à de simples lectures. Cependant, cet Ailleurs, où vit l'Autre, n'est autre que le milieu où l'exotique règne et la différence est maîtresse. Un profil très attrayant pour le voyageur qui, tout en s'y insérant, établit spontanément un canal de communication et d'échange avec le lieu et avec celui qui l'habite. A partir de cela se dresse le contact en terme d'une mise en scène d'un va-et-vient de faits et d'effets, tel que l'exprime le protagoniste à maintes occasions. On illustre par un cas où c'est explicitement manifesté ; le diariste note : « *Sans doute lui ai-je laissé, en le quittant, un peu de mon apparente sérénité; mais pour emporter sous mes paupières un peu de sa frayeur.* »⁴. Il s'agit d'un effet perçu à la suite d'une fortuite rencontre,

³ - Idem, p. 37.

² - Idem, p. 392.

³ - Idem, p. 376.

⁴ - Idem, p. 61.

pendant laquelle un simple dialogue s'est établi. N'étant qu'un court échange de propos sur le sujet d'actualité, cet échange d'idées et de perceptions a produit tout de même un état de changement dans la posture et la vision des deux locuteurs. Le jeune moine, qui s'est adressé à **Baldassare**, dans le passage cité plus haut, est arrivé à une certaine assurance, suite à l'apparence sereine manifestée par celui-ci : allure impassible et raisonnement éclairé. Or, la vraisemblable quiétude, dont faisait preuve le voyageur, n'a pas pu résister, tout de même, aux infiltrations anxieuses menées par l'inquiétude et la peur du moine. Donc, au contact de l'Autre, un changement opérationnel s'effectue par une transmission réciproque, dans laquelle chacun prend le différent de ce qu'il possède, selon ses propres carences et ses spécifiques besoins.

Dans un autre contexte, le chercheur du "*Centième Nom*", via son contact avec l'Ailleurs, trouve enfin l'amitié qu'il a toujours cherchée au milieu de son entourage, mais sans succès. Néanmoins, aux termes de quelques pas de chez-lui et en écho à sa réputation en négoce, il rencontre une personne avec qui il éprouve, dès le premier instant, une profonde affinité ainsi qu'une agréable entente. On saisit cette sensation dans la succession des deux phrases suivantes : *«Nous sommes tombés l'un dans les bras de l'autre. Moi heureux de serrer dans mes bras mon meilleur ami juif, et lui heureux de fuir tous les juifs de la terre pour se réfugier dans les bras d'un "gentil".»*¹ Sans se connaître auparavant, les deux personnages se sentent tellement proches qu'ils se comprennent et se voient l'un dans l'image de l'autre. Malgré leurs multiples différences (origine, croyance, profession), ils sont heureux rien que par le fait d'être ensemble. Cependant, le contact avec l'étranger, loin de tout traumatisme, a provoqué un champ de confrérie et de retrouvaille. Suite à une concertation, à premier abord intellectuelle, tel que l'atteste **le voyageur** : *« Dès notre première conversation, ce sont nos doutes qui nous ont rapprochés l'un de l'autre, et un certain amour de la sagesse et de la raison.»*², une vive complicité s'est alors installée et un lien d'attachement, solide et prolifique, s'est vite développé. Ils affermissent alors, leur rapprochement et soutiennent la convergence de leurs penchants dans une relation durable dont le fond est humain et la forme est amicale. Idée clairement révélée et

¹ - Idem, p. 198.

² - Idem, p. 83.

confirmée par les propos de ce **génois d'Orient** quand il dit: «*Nous nous parlions depuis cinq minutes à peine, et nous étions déjà frères.*»¹ Un tel sentiment, aussi significatif que la fraternité, s'avère un résultat naturel d'une compréhension réciproque et d'un accord de vue aussi tacites qu'explicites. Donc, même s'il est déjà agréable de voyager, il devient encore meilleur quand on a son ami "frère" à ses côtés, lors des déambulations vers le reste d'un long parcours qui demeure inconnu.

Emporté par le dynamisme de la curiosité afin de déceler l'énigme de sa quête comme celle du monde, le voyageur de notre œuvre est largement conscient que beaucoup de choses le déroutent. Dès lors, il n'arrive pas à leur attribuer une explication adéquate en raison de son manque d'informations et de son refus d'admettre autre chose que la logique éclairée. Ainsi, il investit le contact avec l'Autre dans le sens de découvrir d'autres représentations et de nouvelles visions, ne serait-ce que pour alléger sa peur et réduire, par conséquent, sa grande part d'ignorance. Par surcroît, tandis que le voyage se présente comme l'expérience de vivre en dehors de son milieu familial, le mouvement enchaîne du même pas, un procédé de transformation, particulièrement à l'intérieur du sujet voyageur. L'état du changement s'effectue en conséquence d'un phénomène d'interaction complexe: d'une part, l'assimilation de la différence malgré la distinction du paysage environnemental, d'autre part, la prise de connaissance du monde par la découverte de l'Autre et de l'Ailleurs. Cette situation engendre dès lors une manière de mise à l'épreuve qui n'est en aucun cas destructive, elle prolifère plutôt la reconstruction d'une nouvelle perception. Ce fait dénote que l'élargissement de vision s'acquiert à la suite des états d'endurance et de dépassement: «*Seules les circonstances de ce voyage m'ont fait remettre en cause mes méfiances enracinées*»². Ce qui explique que tout accès à un niveau supérieur de connaissance et de sensibilité devient le résultat direct de l'épreuve d'une expérience qui conjugue intrinsèquement un minutieux labour et une vigilante volonté: «*... il me semble que je dois attendre, observer, réfléchir, en gardant l'esprit en éveil.*»³. Cela résonne conjointement avec la réflexion poétique, énoncée par le poète et romancier A.

¹ - Idem, p. 78.

² - Idem, p. 180.

³ - Idem, p. 336.

de Musset, disant: « *L'homme est un apprenti, la douleur est son maître. Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert* »¹. Dans cette expression, la souffrance signifie le symptôme d'un avancement d'un plan inférieur, celui de l'ignorance, vers un autre plan supérieur, celui du savoir. Cependant, le fait de sortir de ses propres coordonnées, de décamper du territoire des lieux familiers, anime un subtil phénomène de conversion d'affect et d'intellect. Un état qui s'amplifie tout au long du parcours, entièrement semblable au **marchand génois** qui reconnaît que : «... *tout a changé autour de moi et en moi* »². De son côté, l'adage populaire confirme en effet cette réalité, car il répète franchement que tout voyageur part avec une idée, bien qu'il revienne toujours avec une autre, parfois diagonalement opposée³. La visibilité de ce phénomène s'affiche par la manifestation d'un écart de réflexion et de comportement, déclenché au fil des déplacements des pas. En conséquence à cet écart, la personne devient graduellement autre que celle du départ car, elle a tout simplement changé. C'est justement le cas de ce **commerçant génois** qui, en dépit de ses aventures déambulatoires, parvient à remettre en cause ses méfiances, à soupçonner ses convictions et à s'interroger sur ses doutes. Un fait qui confirme ostensiblement l'apport que provoque l'interaction avec autrui ainsi que la richesse que prolifère l'échange relationnel. C'est la conjoncture des efforts personnels et ceux des autres qu'on aboutit à construire une conclusion plausible du point de vue raisonnement logique et réaliste.

1.1. " Le périple de Baldassare ", un réseau d'aventure

Suivant l'agencement spatio-temporel dans lequel elle s'insère, l'œuvre assiège une trame déambulatoire qui structure la progression des actions. En effet, elle se tisse autour d'une idée principale, celle d'une quête d'un objet de valeur, d'un savoir particulier et d'un besoin maintenu indéfini. Prenant la forme d'un long périple, l'itinéraire traverse plusieurs lieux de la contrée méditerranéenne, touchant même les bords nordiques de l'Atlantique. Le parcours trace, en lui-même, un pont de nature humaine reliant les deux rives: Orientale et Occidentale.

¹ - A. de Musset, *Les Nuits*, éd. Panthéon, Paris, 1946, s.p.s.

² - A. Maalouf, *op.cit*, p.397.

³ - « *On part avec une idée, mais on revient avec une autre* ».

1.1.1. Le mobile du périple :

Sur les traces d'Ibn-Battouta¹ ainsi que celles de Marco Polo² pour lesquels le déplacement commence là où s'arrêtent les certitudes, l'auteur conjugue dès le début une atmosphère d'intrigue et de doute, une manière à laquelle le mouvement serait la conséquence la plus pertinente. D'ailleurs, les propos du voyageur, disant : « *J'ai commis une lourde faute, et il me faudra la réparer* »³ l'atteste clairement. Ainsi, le voyage baldassarien ne s'inscrit pas dans la lignée d'un périple de plaisir ou pour un quelconque enchantement, mais s'approche plutôt à l'idée de une obligation et d'un devoir. La tâche consiste à rétablir l'ordre ordinaire des choses, perturbé à la suite d'une lourde erreur commise par inadvertance.

L'histoire de l'œuvre se situe, précisément, entre 1665 et 1667, c'est-à-dire pendant la deuxième moitié du XVII^e siècle. Selon le registre historique duquel s'inspire l'oeuvre, c'est une ère réputée par la vive effervescence des échanges et des déplacements fréquents entre les deux rives de la Méditerranée. Seulement, à l'approche de l'année 1666, nommée celle du Pape et prédite l'année de la Bête, plusieurs thèses millénaristes s'élèvent dans les différentes régions musulmanes, chrétiennes et juives, annonçant que l'an au chiffre 1666 serait celui de l'apocalypse⁴ : « *Bientôt le monde s'éteindra* »⁵, ce qui veut dire la fin de la vie. A l'écho de ces rumeurs funestes, les ethnies et les peuplades s'agitent, les esprits s'aigrissent et les passions s'excitent. Bien que dans les Ecritures, il est dit que : « *Vous ne connaîtrez ni le jour ni l'heure* »⁶. Tout de même, le vent de la superstition fustige tous les essais de raisonnement lucides et affaiblit la reconnaissance de toute voix logique : « *...la peur monstrueuse, (...), je l'ai*

¹ - Abou Abdallah Mohammed, connu par Ibn Battouta, juriste et historien (Tanger 1304- Fes 1369), d'après Y. Thoraval, *Dictionnaire de la civilisation musulmane*, éd. Larousse-Bordas/HER, Paris, 2001 (1^e éd.1995), p. 133.

² - Marco polo (1254-1324), explorateur et voyageur vénitien, d'après G. Lucas, C. Mreau & C. Laabouret, *Dictionnaire encyclopédique petit Larousse*, éd. Librairie Larousse, Paris, 1980, p. 1489.

³ - A. Maalouf, *op.cit.*, p. 34.

⁴ - D'après « *La Marque de la Bête* », disponible sur www.eudmtl.org/marquebete.htm, consulté le, 12.01.2009.

⁵ - A. Maalouf, (...), p. 23.

⁶ - Ibidem, p. 44.

vue bousculer la raison, la piétiner, l'humilier, puis la dévorer »¹. C'est pourquoi, un état de grand tumulte règne et la vie commence à se paralyser ; tout devient signe et présage de l'imminente fatalité. La lecture interprétative des indices acquiert le statut de l'érudition et devient alors le sujet principal des manuscrits. Au milieu de cette ambiance corrompue où chacun professe la pronostication à sa façon, **Baldassare** déclare que lui aussi se met : « ... *à voir des signes là où, hier [il] n'aurai[t] vu que des coïncidences* »², ce qui veut dire qu'une franche détérioration du bon sens vers les dérives de l'obscurantisme et de l'absurdité remplace le raisonnement lucide.

C'est au milieu de cette atmosphère que se passent les événements de l'œuvre d'Amin Maalouf, intitulée *Le périple de Baldassare*. Ce **Baldassare**, étant un génois vivant à **Gibelet**, est lui-même le protagoniste voyageur. Exerçant le négoce en curiosités et en livres anciens, activité héritée de son père, il vend, étourdiment, un livre qui lui a été légué, la veille, par le vieux **Hadj Idriss**, au chevalier **Hugues de Marmontel**, émissaire de la cour de **France**. L'intérêt de ce livre, intitulé *Le Centième Nom*, réside dans le fait que ce manuscrit comporte le nom secret de Dieu. Ainsi, au creux de cet ouvrage se trouve l'unique talisman capable d'attirer la faveur et la clémence du Créateur et repousser, par conséquent, l'anéantissement apocalyptique.

Etant un personnage d'une large culture linguistique et livresque, de nature cartésienne, ne croyant qu'à ses propres doutes : « *je sais garder raison quand autour de moi l'on s'agite* »³, **Baldassare**, malgré son indifférence envers les dogmes de sa religion chrétienne, son esprit ne résout pas l'amalgame de la confusion ambiante. Cependant, sous l'effet des fortes tensions irrationnelles, il se trouve à la fois, coincé et entraîné par le courant : « *J'ai mes idées, mes convictions, mais je ne suis pas sourd à la respiration du monde* »⁴. On peut dire que la démence aveuglante a réussi à rompre la sérénité de son esprit et à brouiller la clarté de sa vision. Cependant, il se voit au cœur de la fournaise, d'un côté, sa logique l'empêche de mettre en cause ses convictions raisonnées, de l'autre, le tiraillement du doute cède le passage aux flux et aux afflux de

¹ - Idem, p. 11.

² - Idem, p. 24.

³ - Idem, p. 20

⁴ - Idem.

la peur et de l'inquiétude. Ces derniers atténuent largement la lucidité de sa résistance clairvoyante, et finissent par lui faire reconnaître que: « *Dans le combat qui oppose en moi la raison à la déraison, cette dernière a marqué des points* »¹. Ainsi, la problématique pour **Baldassare** s'avère principalement, d'ordre intellectuel.

Vu le crucial contraste situationnel dans lequel figure **le héros**, afin de remédier à son premier acte, il se résigne alors à l'idée de récupérer la source du Salut, selon une initiative individuelle de sa part dont le profit est orienté vers toute l'humanité. Cependant, il extériorise son combat intérieur, notamment intellectuel, par un autre, factuel, dont l'objectif est la mise en vérification des idées insensées, malheureusement propagées partout. De ce fait, il agit suivant sa nature incrédule et aménage son propre manque de confiance en tout ce qui l'entoure par la quête d'un moyen (le livre salvateur), qu'il juge pertinent afin de rétablir l'entité de son propre équilibre. A sa manière, il le dit: « *Je cherche des textes qui puissent m'éclairer* »². Il s'engage, alors, à s'approprier de la connaissance qui, elle seule, puisse faire taire ses doutes, alléger ses soupçons et dissiper l'intense frimas dû à son ignorance. **Le génois** reconnaît, par ailleurs, qu'«... *il n'est pas de pire faute que l'ignorance* »³, c'est-à-dire, il atteste visiblement, qu'« *il n'est pas assez d'avoir l'esprit, mais le principal est de l'appliquer bien* »⁴, car la fragilité de son actuel état est due principalement au faible tonnage de ses connaissances limitées. Autrement dit, selon la pensée du **marchand**, le symptôme tumultueux, que vit l'époque, n'est que la prolifération latente d'un dysfonctionnement intellectuel prolongé dans le temps. De plus, seul dans un milieu affecté par l'aveuglement de l'esprit que la superstition s'implante et prospère ostensiblement car, « *L'ignorance et la superstition ont toujours un rapport étroit et même mathématique entre elles.* »⁵, d'après J. F. **Cooper**, dans son œuvre *Jack Tier*.

¹ - Idem, p. 20.

² - Idem, p.16.

³ - Idem, p. 368.

⁴ - R. Descartes, *Discours de la méthode*, Grands Ecrivains, Paris, 1987, p.14.

⁵ - Disponible sur <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/superstition/citation>, consulté le, 14.12.2009.

1.1.2. A la poursuite d'un mirage

A l'image de l'Eneide de Virgile¹, Baldassare quitte la ville de Gibelet, (en actuel Liban), précisément, le 24.08.1665, accompagné de ses deux neveux : Boumeh, érudit, tenté par la mystique apocalyptique, et Habib, enjôleur, ainsi que son serviteur Hatem. A cette troupe, va se joindre Marta, une femme jadis aimée par Baldassare, qui court après un mari volage afin de divorcer. Le groupe prend le chemin vers Constantinople, capitale de la dynastie Ottomane (1281-1924)², car c'est par là que doit passer le chevalier français, possesseur du livre, lors de son retour en France. Or, après soixante dix jours de route, l'arrivée du groupe, provenant de Gibelet, coïncide avec le jour des funérailles du nommé Marmontel qui s'avère décédé dans un naufrage. La déception déconcerte profondément l'antiquaire génois qui n'espérait, par-dessus les contraintes, qu'une lecture attentive de l'œuvre afin de divulguer l'énigme du danger fatal. Hélas, toutes les traces sont, donc, noyées et perdues aux fonds des mers.

Par ailleurs, la volonté de continuer le projet de la quête pour un autre exemplaire de la dite œuvre, demeure maintenue : « *il ne s'agit pas de me faire renoncer, bien au contraire.* »³. Ainsi, c'est une posture ardue de la part d'un débutant en matière d'affronter les dangers et les alias de la route vers l'inconnu. Le héros pérégrin avance encore plus, suivant la voix de son neveu, l'érudit, en disant: « *Nous devrions redoubler nos efforts, être prêts à subir d'autres souffrances, d'autres déceptions, afin de mériter à nouveau la récompense, le livre salvateur.* »⁴. De la sorte, la mise en épreuve a amplifié l'idée de la poursuite par une dimension intellectuelle plus significative que celle du départ. Du reste, bien que l'habilité vient généralement du même pas avec l'expérience, Baldassare, d'habitude casanier, s'est vite impliqué dans les plis de l'aventure en affichant l'aptitude de braver les entraves et de s'opposer ouvertement aux éventuels risques. Déniant l'abattement de la défaite, rejetant l'idée de

¹ - poète et écrivain latin du Ier siècle av. J.-C, il entreprit une grande épopée nationale, l'Enéide, qu'il ne peut terminer, néanmoins, son influence fut immense sur la littérature latine et les littératures occidentales, d'après G. Lucas, *Op. cit.*, p. 1636.

² - D'après Y. Thoraval, *op. cit.*, p. 220.

³ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 119.

⁴ - Ibidem, p.120.

dépouiller son ambition salutaire, il insiste à parvenir jusqu'au bout de son projet, en répétant : « *Je refuse de m'en aller vaincu, grugé, et humilié* »¹. En effet, c'est une décision d'apparence sentencieuse qui réfute toute illusion de révision ou de mise en doute.

Tout en suivant de près le cheminement des évènements, une autre quête se greffe en plus à cette mission humaniste, il s'agit de retrouver les traces du nommé **Sayaf**, le mari de Marta, afin de légaliser sa situation de non mariée- non divorcée. Cette initiative se développe en conséquence du rejaillissement du premier amour qui reprend chair et vigueur suite aux retrouvailles inespérées jusqu'à lors, entre la voisine **Martha** et le marchand **Beldassare**. **Le voyageur** exprime sa ferveur lyrique en disant:« ..., *je suis amoureux maintenant comme je ne l'avais pas été dans ma jeunesse.*»². Suivant cette intrusion de fait imprévisible, le périple, en plus de son objectif initial, acquiert un nouveau profil; celui de la réappropriation d'un amour supposé auparavant, définitivement perdu. L'argumentation saillante à ces circonstances s'allie à l'état d'âme de **Baldassare** qui atteste que « *L'amour est toujours une intrusion. Le hasard se fait chair, la passion se fait raison* »³, cherchant ainsi refuge et consolation sur un chemin inconnu, sillonné d'un essaim de doutes et d'insécurité. C'est un raisonnement plausible du fait que la disponibilité du livre recherché ou d'un de ses exemplaires est plus que certaine; néanmoins, la présence de Marta, qualifiée « *la boussole* »⁴ du voyage, n'est pas toujours évidente. D'ailleurs, sa détermination là-dessus est plus véhémement que celle pour le livre, ses propos le dévoile franchement en disant : « *Il n'est pas question, en tout cas, que je revienne à Gibelet en abandonnant la femme que j'aime* »⁵, de même façon quand il avoue : « ... *telle est l'inclinaison de mon cœur, et (...) il serait déraisonnable d'aller à son rencontre.* »⁶. C'est dans ces conditions que le groupe s'embarque vers **Smyrne**, destination jugée la bonne suivant le peu d'informations difficilement obtenues. Arrivée à destination, **le marchand**, laissant ses deux neveux en

¹ - Ibidem, p. 146.

² - Idem, p. 179.

³ - Idem, p. 183.

⁴ - Idem.

⁵ - Idem, p. 179.

⁶ - Idem, p. 305.

ville, il continue seul avec **Marta** et son commis vers **l'île de Chio**, et depuis jusqu'au **Katarraktis**. Là-bas, le pérégrin épris retrouve une pénible mésaventure à son accueil s'achevant par une seconde déception, la perte définitive de **Marta** et de son fidèle commis. Par coup d'escroquerie, le dessein rêveur de l'amoureux s'altère par un déplorable déroutement, à la suite duquel, le jeune amoureux se retrouve, deux mois plus tard, solitaire et déboussolé sur les parvis de Gênes. Seulement, on ne peut s'égarer sur une terre ancestrale, à son bonheur, ses ancêtres ont autrefois largement participé aux exploits guerriers de cette ville¹ et cette renommée historique assure à **Baldassare**, dès son arrivée au port de Gênes un luxueux toit et une honorable compagnie.

Une fois la marrée de ses peines s'est apaisée, le **bibliothécaire** se relance au galop vers Londres, où il obtient en fin, la récompense suprême de ses courses déambulatoires, le livre du *Centième Nom* de **Mazandarani**. Etant bel et bien le propriétaire du livre tant recherché, cela n'a pas endigué tout de même l'affluence d'autres épreuves déplorables. D'une part, il retrouve pour juste le perdre par la suite, le véritable amour de sa vie, Bess, pour laquelle, il avoue qu' : « *Il y a des bras de femmes qui sont des lieux d'exil, et d'autres qui sont la terre natale..* »². A cet égard, on peut conclure que la quête baldassarienne s'avère plutôt une poursuite de l'éphémère. D'autre part, le livre, présentant un phénomène d'illisibilité incompréhensible qui s'approche de la malédiction, demeure inaccessible pour le fait d'en tirer le dénouement souhaité. Conséquemment, la résultante des pérégrinations et des épreuves successives ne retient qu'une désolante défaite sentimentale, en parallèle néanmoins, d'une large portée d'endurances et d'épreuves dont la somme est profondément initiatique pour le sujet voyageur.

¹ - D'après <http://fr.wikipedia.org/wiki/Gênes>, consulté le, 14.12.2009.

² - A. Maalouf, *op. cit.*, p.437.

1.1.3. Contenance et envergure aventurière:

Suite à l'atmosphère démarquée par la poursuite, l'œuvre exprime une aventure de voyage, un vécu de fugue et d'engouement vers l'inconnu afin de le rendre connu, tout en décrivant l'expérience de l'immersion dans le large de l'Ailleurs. Aménagée par le mouvement du déplacement, en tant qu'élément générateur et régulateur, le texte amoncelle un ensemble de situations diverses, toutes ouvertes sur l'éventuel. Chacune d'entre elles abrite un maillon de signification fonctionnelle, aussi bien en amont qu'en aval, dans l'enchevêtrement global. Autrement dit, le caractère aventureux prend une ampleur déterminante dans le tissage narratif du texte. Partant de cette forme aventurière investie par l'auteur, et suivant de près l'alignement sinueux du parcours traversé, on décèle la pertinence d'un écart distinctif qui surgit au milieu des fibres de chaque aventure. Il s'agit du rapport qui relie le statut du personnage principal, d'une part, et le cycle de la péripétie endurée, d'autre part. faisant de cette relation un paramètre, afin de mettre au clair l'amplitude de l'écart, le recensement des récits aventuriers, rapportés par le journal de **Baldassare**, nous octroie la possibilité de distinguer trois niveaux d'aventures:

1.1.3.1. Le premier niveau:

Ce niveau s'avère le plus important, car il contribue directement dans l'assemblage de l'ossature du noyau narratif de l'œuvre. Etant donné que la présence du héros est principale et directive, son statut s'avère central. Ainsi, c'est le protagoniste, lui-même, qui mène la volée aventureuse tout en assumant ses endurance ainsi que ses conséquences. Cependant, ce niveau dénote la vive veine de l'aventure proprement dite. En outre, c'est là où progresse la suite événementielle du périple et s'édifie, en termes de résilience, l'enseignement initiatique pour le nommé Baldassare.

1.1.3.2- Le second niveau:

Celui-ci consiste à l'ensemble des situations aventurières fournissant l'espace contextuel dans lequel les péripéties du niveau précédant prennent corps et s'y

achèvent. Evidemment, le rôle du **protagoniste**, à ce stade, n'est pas central. Néanmoins, **le héros** n'est pas absent, mais il est, plutôt témoin. Il prend part aux évènements sans toutefois y intervenir directement et sa participation est alors d'ordre périphérique. Elle s'active par son adhésion réactionnelle traduite par la réflexion qu'il développe. Cette réaction intellectuelle est conçue telle une cible majeure affluant au profit du sens général de l'œuvre. D'autant plus que le fait d'assister à une situation surprenante, quoiqu'à distance, déploie une certaine expérience, chose qui relève la primauté de la présence par rapport à toute absence. Ce palier, pour ainsi dire, assure un renforcement d'entretien et d'entraînement, dont le caractère est toujours initiatique, notamment pour **l'héros**.

1.1.3.3- Le troisième niveau:

Quant à ce niveau, il englobe toutes les aventures et histoires de passage rapportées par les auxiliaires ou par le héros lui-même; mis à part celles, classées dans les niveaux précédents. Le statut du protagoniste est l'absence totale, bien que l'évocation de ce genre de situation serve à consolider la bâtisse du présent évènement aventureux, celui du périple. En effet, les aventures à ce niveau amplifient la charge de la consistance énonciative et tonifient la diversité de "l'on dit", en vue de mettre plus de couleurs dans l'univers de l'œuvre.

En guise d'illustration, on présente la répartition de l'ensemble des aventures citées dans *Le périple de Baldassare d'Amin Maalouf*, selon une représentation schématisée dans laquelle la variante est le statut de la présence du héros. A partir du tableau ci-dessous (page 34), on peut dégager l'interdépendance de la complémentarité qui relie les différents niveaux. Cette construction triadique conçoit une double fonction : la première consiste à puiser la substance énonciative, la seconde se charge d'assurer l'ancrage évènementiel dans l'agencement contextuel. Il sied d'ajouter que cette relation d'interdépendance n'est pas de nature uniforme pour les trois paliers cités. Elle est plutôt orientée et variable de l'un vers l'autre sur trois degrés:

<u>Premier niveau</u> (Aventures vécues)	<u>Deuxième niveau</u> (Aventures assistées)	<u>Troisième niveau</u> (Aventures rapportées)
- L'année de la Bête	- Sabbataï Tsevi	- Le voyageur russe
- Récupération du livre du <i>Centième Nom</i>	- Le régime turc	- Les fables
- Amour : * Martha * Bess	- Les guerres anglo-néerlandaises	- Le passé de certains personnages: Baldassare & ces aïeux, Martha, Maïmoune, Gregorio, Bess et le Chapelain anglais.
- Amitiés et rencontres: le tailleur, Maïmoune, Grégorio, le prince musulman, ...	- L'incendie de Londres	- Les prophètes juifs
- Escroquerie : (kidnapping, les greffiers)		
- L'humiliation : à Chio		
- L'honnêteté : * le greffier de Smyrne * le chapelain anglais		

↓
Endurance
Subir et assumer

↓
Témoignage
Être présent

↓
Information parvenue
Apprendre diverses connaissances

(Tab. n°1): Classification des aventures par niveau

*** Interdépendance déterminante**

Elle est manifestée entre le premier et le second niveau. C'est là où la présence du héros est à sa vive assistance, voire optimale, soit en exécuteur, soit en témoin. Cette présence s'active le plus souvent dans les deux sens, mais elle est plus active du premier vers le second niveau.

*** Interdépendance subsidiaire (complémentaire)**

Elle se trouve entre le second et le troisième niveau. La présence distanciée du héros n'empêche pas l'utilité de l'apport, notamment explicatif des éléments constitutifs du tissage romanesque. Le sens actif est plutôt du second vers le troisième niveau.

*** Interdépendance facultative (accessoire) :**

Elle est repérable entre le premier et le dernier niveau. Son apport réside dans le surcroît des détails périphériques qui alimentent la diversité des couleurs dans le texte. Ainsi, cette interdépendance accessoire consolide la clarté des différentes zones secondaires de la toile de l'œuvre. Remarquons que cette relation fonctionne seulement dans la direction du premier niveau vers le troisième. Le sens contraire s'avère une fragmentation discontinue, dépourvue de toute vitalité relationnelle.

A partir de cette décomposition du bloc aventurier présenté par le parcours du périple de **Baldassare**, on se retrouve en face de différents amas de fibres, tous aventuriers, rassemblés conformément à des caractéristiques prédéfinies par l'artisan auteur. A cet égard, il serait possible de délimiter les composantes de l'envergure, résultante de cette grande aventure du voyage. En effet, cette envergure s'opère exclusivement, et d'une manière automatique, au niveau du personnage principale de l'œuvre. Cependant, elle ne peut s'identifier qu'au premier niveau. Le schéma ci-dessous, expose clairement l'enchevêtrement des aires aventurières, entrouvertes entre elles, par l'intermédiaire des gaines de communications interactionnelles. Ces dernières gèrent, d'une part, la cohérence du débit narratif, d'autre part, elles renforcent la substance énonciative au moyen de la variation des postures référentielles des séquences aventurières. En prime de résultat, une certaine animation ambiante s'inscrit sur la somme des péripéties du périple, en plus d'une extension significative, que ce soit sur le relief géographique (le double passage par l'île de Chio) ou sur la portée textuelle. En fin de compte, l'interdépendance, des différents stades aventuriers, déploie une composition constitutionnelle qui délimite l'armature élémentaire du tissage romanesque de l'œuvre.

En recensant l'ensemble des aventures entreprises par **le marchand génois**, récapitulées sur le tableau n°3, (p. 32), on s'aperçoit qu'elles constituent une toile multicolore, régie par une triade dichotomique. Cette triade met sur le même axe le contraste de deux éléments contradictoires qui s'alignent suivant la disposition suivante :

- **Doute/Connaissance :**

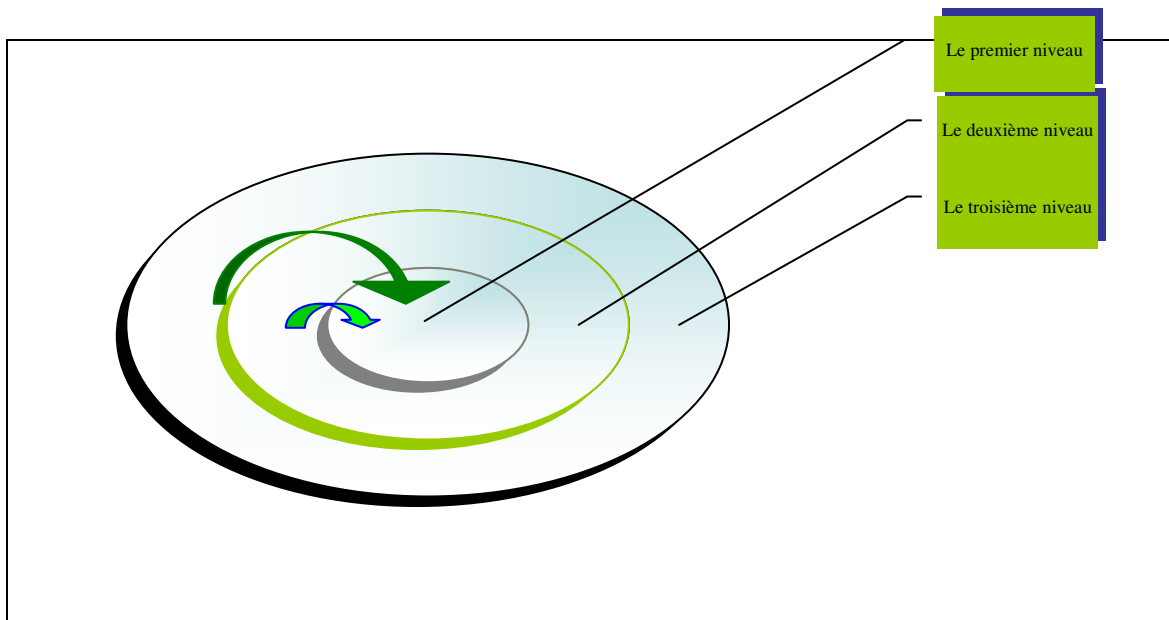
Pris par une haute marée de doute, **le libraire de Gibelet** s'embarque à la quête de la connaissance, du moment que celle-ci demeure le seul remède à l'angoissante pathologie des superstitions douteuses.

- **Amour/Déception émotive :**

Bien que l'amour soit le moins probable dans le dessein de la présente quête, **le jeune génois** rencontre à deux reprises la flèche de **Cupidon**. Mais, par malchance, la réunion n'est que passagère. Autrement dit, le voyageur se retrouve, à différentes manières, dépourvu de la joie de son cœur, en ne gardant que le triste souvenir de sa maladresse.

- **Amitié/Solitude :**

La présente traversée déambulatoire marque une présence assidue de l'assistance amicale pour **le protagoniste**. Vu l'ouverture de son esprit éclairé et la finesse de sa conduite, **Baldassare** noue facilement, tout au long de ses déplacements, plusieurs relations confraternelles et autres amicales. En contrepartie, il continue à se sentir singulier dans ses états d'âme, et particulièrement solitaire lors des monologues de son intellect.



(Schéma n°1) : Représentation de l'interdépendance entre les niveaux aventuriers

En terme de conclusion, le texte, à la suite d'un soutenable motif de voyage, déployé par un assez long parcours, expose un réseau à plusieurs maillons aventuriers. Ces maillons tressés les uns avec les autres, dans un processus progressif, achèvent, durant plus d'une année l'accomplissement initiatique du dit périple. Ce dernier, à la fois, quête et ossature corporelle du texte, divulgue l'aventure centrale de l'œuvre comme cadre principal, dans lequel s'insère la série enchaînée des chaînons, pour ainsi dire, les aventures secondaires. Autrement dit, l'architecture textuelle s'assiege sous forme d'une trame en bloc dont, les parois constituent l'enclos de l'ensemble narratif au sein d'une configuration globale : l'aventure du périple. En outre, cette aventure capitale se construit par d'autres subordonnées, aménagées corrélativement pour soutenir et équilibrer la conception intégrale. Cet agencement retrace nettement la disposition d'un récit cadre, épaulant la structure constitutive du texte, tout en disposant des tiroirs, assiégeant des "*sous récits*". Ces récits secondaire, même s'ils sont distincts entre eux, ils se complètent dans le profile de dresser la forme achevée de l'œuvre.

1.2. La lecture en mouvement

Etant un substantif qui détermine l'action de lire, la lecture a la motivation d'un terme exprimant un processus intellectuel. Généralement, elle consiste à déchiffrer visuellement des signes graphiques¹ qui traduisent un langage oral. Toutefois, la lecture s'entend à toute action de déchiffrage de n'importe quel type de notation, entre autre, le code de la route, une note musicale ou les manifestations mimiques d'une personne². De ce fait, lire reprend en lui-même l'identification des caractéristiques et de l'assemblage dans le même flux du regard afin d'aboutir à reconnaître l'élément, puis le relier dans la chaîne à laquelle il appartient. Le résultat de cette opération triadique n'est autre que le saisissement d'un sens véhiculé par le biais de cet assemblage exposé à la vue : c'est le cas, d'ailleurs, lors de la prise de connaissance d'un énoncé écrit, qu'il soit publicitaire ou informatif. Cependant, la lecture s'achève suivant un protocole de

¹ - D'après E. Baumgartner, *op. cit.*, p. 451.

² - D'après G. Lucas, *op. cit.*, p. 527.

perception qui se conclue par la conception d'un "input". La forme de celui-ci est très variée: une couleur, un avis, une idée ou une mélodie¹.

Toutefois, la lecture n'est pas restreinte seulement aux limites du graphique. Au contraire, elle s'étend sur tout ce qui porte un sens et forme un signe. Afin d'élucider cette idée, on cite à titre, de modèle illustratif un témoignage de la parole sainte: *Le Coran*, le livre sacrée des musulmans. Etymologiquement, le mot "Coran" est la transcription directe du terme arabe "al quran" dont la racine est le verbe «quar'a» ayant pour sens "lire". Ainsi, *Le Coran*, lui-même, signifie, clairement et nettement, lecture ou précisément «*la lecture par excellence*»². D'où, d'après les explications théologiques et linguistiques érudites, il exprime la vive exigence de parcourir les différents versets et sourates. Cela est dans le but de déceler l'enseignement, la morale, les explications et toutes autres sortes de connaissances et de révélations. En outre, un des traits révélateurs de ce livre, réside au fait qu'il est inauguré par un verbe; celui de l'action de la lecture, c'est dit: «*Lis, au nom de ton seigneur qui a créé, (2) qui a créé l'homme d'une adhérence.(3) Lis! Ton Seigneur est le Très Noble, (4) qui a enseigné par le calame, (5) a enseigné à l'homme ce qu'il ne savait pas.*»³, (*sourate n°.96, Caillot de Sang - Al-Alaq -*). Bien que le prophète Mohamed, à s'adressait en premier lieu cette parole, soit loin des aires érudites de son époque; il fut plutôt un illettré. Alors que le mode impératif «*lis*» insinue l'urgente commande de l'action et l'ordre de l'accomplir. Il se trouve, cependant, que la prescription en soit, ouvre une nouvelle piste pour le sens de la lecture. Il s'agit non seulement du décodage et de des signes écrits mais encore, et en particulier, de la lecture du monde, de la nature et de l'univers. Car la diversité des créatures, la disposition géographique, la distinction des êtres, le rythme de la vie, les phénomènes de la nature sont tous des plexus d'indices et de signes qui incitent à une exploration tangible de l'univers. D'une part, la procédure de cette réflexion permet de conduire la conscience à la prise de connaissance de l'existence évidente d'un pouvoir suprême, lequel ne doit être attribué qu'à un seul Dieu singulièrement créateur. D'autre part, l'unicité du principe de la vie, malgré

¹ - D'après Y. St-Arnaud, in *La personne qui s'actualise*, Gaëtan morin éditeur, Québec, 1982, pp. 28-32.

² - E.Baumgartner, *op. cit.*, p. 202.

³ - N.E.Ben Mahmoud (traduction et commentaire), *Essai de Traduction du Coran*, Dar El-fikr, Beyrouth, 2004, p. 865.

l'inestimable variété des espèces en l'occurrence pérennité de la complémentarité, met en exergue la minutieuse organisation de l'univers, à la fois rigide et harmonieuse. Ainsi, le Dieu, créateur de cette immense ordonnée dans son plus fin détail, ne doit être en effet qu'Un Seul et Unique, Allah, pour les musulmans. Par ailleurs, la disposition énonciative du verset coranique aligne sur le même axe une procédure modèle pour l'acquisition du savoir, du fait qu'elle enchaîne successivement : lire, enseigner par le calame, savoir. Ainsi, c'est une démarche initiatique qui se déclenche par la lecture, au sens de discernement du monde afin d'appréhender la nature des choses et la signification des faits. Un fait qui abrite sans conteste un siège d'apprentissage, aussi modéré que varié, qui, de sa part, hisse l'initiation à une multitude d'enseignements avancés. Le tout conflue en fin de compte dans la réserve des connaissances perçues et acquises, en vue d'étendre encore la piste de la zone du Savoir.

A partir de cette thèse sur la lecture, on peut conclure que la pensée initiale de la religion musulmane part du principe suivant : la croyance monothéiste est une reconnaissance construite par le biais de *«la lecture du monde et du sur-monde en tant que table de signe.»*¹ On peut déduire, ainsi donc, qu'avant de croire on est livré d'abord à accomplir une minutieuse opération de lecture de son état, de son être, des autres et de tout ce qui l'entoure. Cependant, la lecture entraîne une situation de dialogue et met en œuvre une disposition de communication de part et d'autre, à laquelle se divulgue un amas d'informations, chez le sujet lecteur, lui assurant, de plus en plus, la compréhension de soi et l'appréhension de son environnement et du monde.

1.2.1. La dichotomie : perception / lecture :

La lecture commence par le fait de voir et de pouvoir sélectionner des informations en marge d'un état de sensibilité fort subjective. Une fois perçues, on leur établit une organisation afin de pouvoir leur concevoir une interprétation adéquate suivant le schéma mental, dressé par l'ensemble des pré-acquis que possède le sujet

¹ - Groupe d'auteurs (concours de l'Ambassade de France au Maroc), *L'interculturel : Réflexions pluridisciplinaire*, L'Harmattan, Paris, 1995, p. 12.

lecteur. Ainsi, le fait de lire est une démarche qui anime un processus de perception qui peut être décrit selon trois étapes étroitement liées l'une à l'autre:

1.2.1.1. Etape sensorielle :

Cette phase est assurée principalement par les multiples récepteurs sensoriels, soit de distance, de proximité ou de profondeur -internes- (liste détaillée, ci-dessous). Prenons, en guise d'exemple, le fait de regarder le ciel par une soirée d'été où le récepteur sensoriel activé est la vision. De nombreuses étoiles scintillent sur un tapis noir. Certains rayons lumineux envoyés par les étoiles finissent leur course à travers l'immensité de l'espace de nos yeux. De sa part, le fond de l'œil est tapissé de cellules réceptives qui recueillent les photons lumineux. Chacun de ces récepteurs est relié par l'intermédiaire des nerfs optiques à des *neurones*¹, cellules nerveuses ; certains neurones sont spécialisés dans la vision, assurant, d'une part, l'analyse de la luminosité et d'autre part les couleurs, alors que d'autres scrutent les mouvements. Si toutefois, un point lumineux se met à bouger dans le ciel tel une étoile filante ou un avion, il sera aussitôt détecté par les capteurs du mouvement. Donc, la première étape de perception est bien sensorielle car elle passe par des récepteurs spécialisés et permet, en conséquence, de repérer les caractéristiques du milieu extérieur².

1.2.1.2. Etape perceptive « proprement dite » :

Cette étape consiste à dépasser les strictes données sensorielles pour les mettre en forme. Reprenons le même exemple des étoiles dispersées dans le ciel, sans ordre apparent, le cerveau a tendance à les regrouper spontanément suivant le rapprochement des unes aux autres. Ainsi, de nouvelles configurations apparaissent, qui pour les étoiles, sont appelées les constellations³. Ces dernières ne sont autres que des configurations visuelles organisées par le cerveau, doté en premier lieu, par la recherche

¹ - Le neurone est l'unité fonctionnelle du cerveau, in R. Ornstein & R. Thompson, *l'incroyable aventure du cerveau*, éd. Inter-Editions, Paris, 1987, p. 71.

² - D'après J.F. Dortier, « *La perception, une lecture du monde* », disponible sur <http://www.scienceshumaines.com>, consulté le, 20.03.2009.

³ - Ibidem.

et la conception de formes globales. Pour sa part, la forme aide à organiser les données de l'environnement afin de maintenir et de redonner aux objets des phénomènes, une certaine cohérence.

1.2.1.3. Etape cognitive :

Etant cognitive, ce palier présente la phase de l'interprétation des informations reçues, c'est-à-dire leur attribuer une signification qui s'aligne conformément aux représentations de l'époque et aux modèles culturels régnants. C'est ainsi d'ailleurs que les anciens occidentaux ont nommé la constellation boréale de la Grande et Petite Ourse¹. En effet, cette étape de trait purement intellectuel se greffe sur les deux niveaux précédents et les démarque. A l'exemple d'une personne qui voit un livre pour la première fois de sa vie et une autre qui travaille, depuis une longue date, dans une imprimerie. La première personne ne perçoit que la forme rectangulaire et la couleur vive de la couverture. Par contre, la seconde note tous les détails et parvient même à classer ce livre d'après la classification des genres ou la demande du marché.

A* Les extérocepteurs (sens de la distance)	1- vision
	2- audition
B* Les propriocepteurs (sens de la proximité)	3-les sens cutanés
	4- le sens chimique du goût
	5- le sens chimique de l'odorat
C* Les intérocepteurs (sens profonds)	6- le sens kinesthésique
	7- le sens statique ou vestibulaire
	8- le sens organique

(Tab. n°2): Liste des récepteurs sensoriels²

¹ - D'après J.F. Dortier, « *La perception, une lecture du monde* », disponible sur <http://www.scienceshumaines.com>, consulté le, 20.03.2009.

² - Y. St-Arnaud, *op. cit.*, p. 29.

Ainsi, on peut conclure que les niveaux, sensoriel et perceptif, peuvent être identiques pour différents lecteurs, bien que ces derniers n'aient pas à déduire (niveau cognitif) les mêmes conclusions. On parvient alors, à admettre l'allure finalisée et orientée de la perception, conçue suivant la capacité des organes sensoriels, les tendances et intérêts, le degré de sensibilité, l'ordre logique et les connaissances antérieures du sujet lecteur. Ce qui explique qu'effectivement on ne voit pas le monde par les yeux, comme il nous semble, mais plutôt à travers sa subjective sensibilité générée par ses propres idées, tel que l'affirme P. Valéry : « *Chacun est à chaque instant mené par ce qu'il voit le plus nettement* »¹. En outre, autant que le paysage sensoriel change, autant que le processus de la perception s'active dans le but de développer une thèse qui servirait d'interpréter les informations reçues. Cette interprétation est, en même temps, la constatation finale obtenue en marge de l'acte de la lecture. En conséquence, l'exercice de cet éventail de perception-lecture, à chaque état de changement perceptible, développe une sorte de performance d'assemblage et de représentation active. S'étalant graduellement, cette représentation élargie entraîne, en fin de compte, un accroissement de l'appréhension des phénomènes et par la suite une élévation qualitative au niveau de la connaissance chez la personne.

En raison de cette intrinsèque relation entre les deux activités, la perception et la lecture, ainsi que leur rapport direct dans l'amélioration du taux du savoir, il résulte que la lecture, dans son ensemble, assiège une veine initiatique, à la fois, ouverte et actualisée.

1.2.2. La lecture dans *Le périple de Baldassare*

Dans cette œuvre de Maalouf, la narration est articulée par la thématique du voyage, ce qui insinue le mouvement dans l'axe horizontal de l'espace. Autrement dit, l'œuvre recèle la traversée d'une série de lieux dont certains sont à proximité du protagoniste voyageur et d'autres sont relativement loin. C'est pourquoi le moyen de

¹ - Disponible sur, <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/voir/citation>, consulté le, 14.12.2009.

déplacement pris lors des déambulations s'alterne entre les deux types commodes à l'époque : soit par route en caravane, soit par mer en bateau. Partant de **Gibelet**, sa petite ville natale, **Baldassare** emprunte le chemin, tantôt vers les grandes cités comme **Constantinople**, **Gênes**, **Amsterdam** et **Londres**, tantôt vers des villages à l'image d'**Anfée** et **Maâra**, terre du grand poète arabe **Al-Maâri** ou des îles telle que le cas de **Chio**. A cet égard, en traversant cette variété de relief, le champ visuel du **génois** se retrouve, simultanément, d'un lieu à l'autre, en face d'un environnement, pour lui, inconnu. Une multitude d'écarts perceptibles se renouvèlent à chaque bout de route et un processus d'exploration des alentours se déclenche, dédoublé d'une mise en lecture ciblée pour découvrir quelque chose inconnu auparavant. En outre le dispositif du déplacement réalise la mise en place et l'opportunité de la rencontre qui s'effectue sur une piste bidimensionnelle, à la fois, sociale et culturelle. Les humbles causeries et échanges de propos prolifèrent des rapports humains d'ampleur parfois modérée, parfois rigide ; cette rencontre favorise, si expérimentalement, la connaissance mutuelle des us et des consciences. A partir de quoi, le voyageur, suivant ses affinités et ses interférences, dresse la sommation globale de sa perception dans laquelle il n'est plus seulement un témoin, mais plutôt un collaborateur. La lecture dans ces conditions s'avère un positionnement, de part et d'autre, orienté par la qualité et par la portée des échanges accomplis.

Le personnage, effectuant à titre personnel, cette trame de mouvements continus, subit, lui aussi, un ensemble de variations. Sous l'influence du nouveau paysage visuel et via le rapport communicationnel qu'il entreprend avec différents ordres sociaux, la perception du voyageur s'étend au fur et à la mesure des divers signes manifestés de l'extérieur comme de son propre intérieur. Cette perception assure cependant, l'articulation de la réceptivité de l'inconnu d'une part et l'extension du connu d'autre part. En d'autres termes, c'est là où réside le traitement de la nouvelle information à la lumière des savoirs acquis déjà, afin de déchiffrer le sens et par la suite pouvoir l'intégrer dans le répertoire cérébral des "*connus*" (connaissances). Par ailleurs, les études effectuées sur la psychologie de la perception reconnaissent un parallélisme intimement lié entre le traitement purement cognitif et l'autre singulièrement affectif pour toute information perçue par le corps humain : « *d'une part, il n'existe pas de*

cognitif pur, et d'autre part toute émotion exige un traitement cognitif de ce qui a été perçu par l'organisme»¹. A ce niveau personnel, la perception au cours du voyage est de plus en plus dense et intrinsèque, d'où la lecture s'acquière des reflets multicolores dus aux effets des lieux et de leurs peuplades.

En somme, le protagoniste de la dite œuvre est mis, par le biais de son périple, à effectuer un flux continu de lecture suivant trois axes élémentaires. Il s'agit premièrement de la lecture du monde extérieur, au-delà de son premier restreint entourage, pour ainsi dire l'"Ailleurs". Ensuite, il procède à découvrir les usages, d'être et de faire, des autres communautés ethniques vivant loin de chez-lui, ce qui insinue une lecture de l'Autre. Au contact de ces pistes inconnues de l'Ailleurs et de l'autre, un apport significatif se construit alors chez le sujet déambulant et l'amène à se lire, voire à se relire, au fur et à mesure des épreuves et des aventures endurées. De ce fait, la rupture de la sédentarité génère un dynamisme moteur. Ce dynamisme brise les frontières de l'étroit espace clôturé, en vertu d'une ouverture envers l'étendue du monde sans rives. A l'image de **Baldassare**, qui s'offre l'opportunité de respirer un nouvel air, il élargit la portée de son relief en affranchissant le seuil de l'Ailleurs infini dans un mouvement migratoire, en quête de plus de savoir sur l'au-delà, sur autrui et sur lui-même. A cette étape, il serait utile de procéder une étude de chacune de ces pistes afin de cerner le compte de faits, d'effets et de l'envergure de la lecture achevée par ce génois d'Orient.

1.2.2.1. La lecture de l'Ailleurs :

Dans la perspective de réaliser un objectif aussi noble que la sauvegarde de la vie humaine, **Baldassare** se trouve, subitement et subtilement, glissé en dehors de la familiarité des terres restreintes de sa ville, Gibelet, pour s'introduire dans d'autres aires, infiniment vastes et sans limites. Conséquemment, **ce voyageur génois** s'affranchit du cadre des images routinières et s'ouvre, pacifiquement, à la contemplation d'une nouvelle hiérarchisation topographique de l'espace. Ainsi, la

¹ - Y. St-Arnaud, *op. cit.*, p. 32

perception est effectuée sous l'égide de l'organe sensoriel oculaire, puisque, le terme "voir" dénote « *percevoir par la vue, être témoin et constater* »¹, ce qui mène à déduire que l'action de voir comporte le fait de scruter un paysage offert, et la faculté d'assimiler un quelconque aspect pictural. Intrinsèquement, c'est estomper la présence de la personne dont la vue est sensibilisée, par le moyen d'un témoignage rapportée sur l'objet en question. Ce témoignage est conçu à base de la constatation de la perception faite. Par ailleurs, l'œil est « *Tout l'univers (...), il voit, il cueille et emporte tout* »². Effectivement, c'est la principale fenêtre de l'Être, ouverte sur le monde extérieur et le canal vital de son approvisionnement affectif et intellectuel. C'est aussi la dynamo naturelle chargée de donner formes et couleurs à partir des rayons provenant d'une source lumineuse. Du point de vue champs sémantique, le rapprochement révélateur entre « voir » et « savoir » met au clair, la convergente synonymie qui aboutit sans ambages, à reconnaître que cet organe symbolise, par excellence, la connaissance essentielle et aspirée³. Cependant, le mouvement entraîne aussi un voyage visuel à travers les différences des espaces parcourus, en guise d'un *devisement du Monde*⁴, comme fut le titre du livre de Marco Polo, conçu à partir de ses nombreux voyages.

Pour sa part, A. Maalouf cultive, par différentes manières, l'idée d'explorer le monde par le biais du mouvement du voyage. D'un côté, par l'engouement pour la rencontre de l'Inconnu, manifesté par le type du *protagoniste*, pris par l'avidité du savoir et l'occupation de valider ses connaissances livresques, à l'exemple de son retour à Gênes, où il dit : « *C'est ici que mes ancêtres ont posé les pieds pour la première fois sur le sol du Levant* »⁵, pour ainsi dire, joindre l'image du lieu à l'information abstraite afin de la rendre plus intelligible. Une autre illustration est repérée au moment où il se trouve sur l'île de Chio, région connue par la production du mastic sur ses terres : « *Je compris tout de suite qu'il s'agissait du mastic, qui n'est produit nulle part au monde excepté à Chio* »⁶. Comme il évoque l'enseignement de son

¹ - E.Baumgartner, *op. cit.*, p. 838.

² - Maupassant, in T. Decker, *Dictionnaire des citations*, éd. Lodi, s.l, 2000, s.p.s.

³ - C.Aziza, C.Olivier & R.Sctrick, *Dictionnaire des symboles et des thèmes littéraires*, éd. Fernand Nathan, Paris, 1978, préface, p. 143.

⁴ - D'après D.-H. Pageaux, *op. cit.*, p. 32.

⁵ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 46.

⁶ - *Ibidem*, p. 288.

aïeul en ajoutant : « *Mon grand-père me parlait du mastic comme il me parlait des croisades, il m'expliquait comment on recueillait ces précieuses larmes en incisant l'écorce du lentisque, (...), lui qui n'avait jamais vu cet arbre* »¹. Le périple s'avère conséquemment la section empirique complétant le versant théorique auparavant appris. De l'autre, l'écrivain met en scène une variété de postures, hardiment aventurières, rencontrées au fil du périple. Parmi ces personnages déambulants présentés, on cite, d'abord, le marin **Domenico**, dont la fonction est le commandement d'un navire qui parcourt le bassin méditerranéen jusqu'à les rives de l'Atlantique, ensuite, le vénitien **Georg**, surnommé **Caminarus**, qualifié de « *vrai voyageur* », menant une véritable vie de nomade jusqu'à ce qu'il « *ne s'attacherait plus à aucun bout de terre* »². Enfin, **Ali Esfahani**, un prince persan, qui : « *ne voyage pas pour affaire, (...), mais pour observer le monde et pour mettre au fait des choses étranges qui s'y produisent* »³, son objectif est de joindre le contact de l'œil avec la réalité naturelle de l'endroit, ainsi, en voyageant, il réduit l'handicap majeur de la distance par une présence effective sur les lieux. Cette variété offre étrangement l'occasion propice au génois de connaître mieux et de pouvoir quoi que humblement, circonscrire l'inconnu de l'Ailleurs et le rendre par conséquent plus connu qu'auparavant.

Suite à cette réflexion, on peut dégager que chacun de ces voyageurs vit, d'une certaine manière, une incessante croissance de sensibilité au niveau des récepteurs sensoriels. A chaque rencontre de nouvelle terre, ils émerveillent l'œil par l'œuvre de la nature, forme et couleur, sur ses lieux. En plus, ces voyageurs prennent connaissance d'autres procédés d'organisation et d'accommodation de l'espace, indice crédible de l'expérience humaine, c'est la mise en activité continue du processus de la perception. Par la suite, la qualité et la capacité des récepteurs s'amplifient, de plus en plus, vu l'intensité et le rythme du flux du changement. On finit par dire donc que le fait de voir est en lui-même, une source infaillible de connaissances diverses, d'où la lecture achevée est, notamment, entreprise et authentifiée par l'apport visuel. Ce qui établit, en

¹ - Idem, p. 289.

² - Idem, p. 446.

³ - Idem, p. 347.

fin de compte, un élargissement forgé du cercle perceptuel de la personne, un fait identique d'ailleurs, à tout état d'acquisition d'un savoir.

Du reste, la présentation des contrées, traversées au cours du périple entrepris, est prédominée par la fonction référentielle qui, linguistiquement parlant, s'accroît sur l'objet considéré comme élément de première importance. R. Jakobson, linguiste russe, reconnaît d'ailleurs, l'existence de cette fonction du langage qui, *« une fois débrayé (mis à la troisième personne), sert à la description du monde, c'est-à-dire du référent »*¹. Elle fournit donc la dénotation proprement dite et assure l'ampleur informationnelle dans l'énoncé prévu. C'est pour cette raison qu'on constate dans l'œuvre que la description des lieux est exclusivement au service de la mise en place du fil des faits événementiels, dans le but d'assembler, finement, entre les filaments des actions et les surfaces des lieux commodes, à l'exemple du passage suivant :

*« ... au moment où, à l'aube du dernier jour en mer, j'aperçus au loin la ville en ses collines, les flèches tendues, les toits pointus, les étroites fenêtres, et d'abord les tours crénelées, carrées ou rondes, dont je ne savais que l'une portait encore le nom des miens, je ne pus m'empêcher de penser que Gênes me regardait aussi, et je me demandai, justement, si elle allait me reconnaître. »*²

Dans ce cas, la description, de tendance à la fois lyrique et réflexive, relève de la pertinence de l'état fort nostalgique du premier retour vers les terres des aïeux, à l'image d'une situation d'un réfugié dépressif, dans laquelle était à juste titre le héros, marqué de la peur et de l'insécurité en dehors du harem de ses glorieux ancêtres.

En d'autres termes, la présentation de L'Ailleurs est conçue d'une manière cartographique d'un certain nombre d'espaces assez hétéroclites, une façon de joindre le lieu, comme plate-forme et lieu indispensable à la réalisation de la multitude du verbe. Bien qu'on trouve quelques brèves séquences, purement descriptives, dans la mesure de mettre plus de distinction, telle que : *« La résidence du cadi ne peut guère se comparer aux palais de Constantinople, mais elle est de loin la plus importante de*

¹ - A. Greimas & J. Courtès, *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, t.I, éd. Classiques Hachette, Paris, 1979, p. 311.

² - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 292.

Smyrne »¹, ou de disséminer une teinture rehaussée sur le monde du texte, à l'exemple du passage suivant : « *Le printemps attend aux portes de la ville que le carême soit écoulé. Les fleurs sont encore rares, les nuits sont moites, et les rires sont étouffés* »².

La lecture de l'Ailleurs s'avère, donc, un phénomène relativement profond et intrinsèque au développement narratif de l'histoire. D'une part, la lecture permet l'énumération des échelons des pas et des régions dans le profil d'un savoir encyclopédique voire, une découverte expérimentale du monde. D'autre part, le fait de voir les lieux octroie une sorte de lecture, quoique superficielle, bien qu'elle injecte une nouvelle aspiration due aux effets de l'espace lui-même, parce que les lieux nous habitent plus qu'ils nous abritent réellement. Une réflexion attestée par les propos de **Baldassare** : « *Gênes, qui ne m'avait jamais connu, m'a reconnu, m'a embrassé, m'a serré contre sa poitrine comme l'enfant prodigue* »³; il reconnaît que dès sa première rencontre avec la région, il se sent épris par les terres génoises, jadis habitée et édifiées par ses ancêtres, tel un aimant qui attire ses enfants d'outre lieux et d'autres temps. Lord d'une autre situation, **l'antiquaire voyageur** avoue que seule **Gênes** est, pour lui, la source de vie et de la renaissance, il dit : « *C'est ici qu'à chaque fois je renais* »⁴, faisant une explicite preuve que tout retour aux sources attribut une nouvelle naissance à l'individu. Dans le but de mieux élucider l'itinéraire emprunté, une reproduction est faite sous forme d'un tableau récapitulatif (p. 82), illustrant les différentes contrées parcourues, organisées suivant l'ordre chronologique du périple.

Bref, la sphère topographique retracée par le présent ouvrage, s'identifie à travers l'oeil d'un explorateur d'esprit cartésien, cherchant à vérifier son érudition théorique par la pétulance des expériences personnellement vécues. Le résultat se résume à un élargissement perceptuel saisissant la connaissance d'un ensemble de villes traversées par un sujet voyageur, dans un alignement différé de temps et de situations.

¹ - Ibidem, p. 190.

² - Idem, p. 307.

³ - Idem, p. 487.

⁴ - Idem, p. 456.

1.2.2.2. La lecture de l'Autre

L'"altérité", terme en opposition directe avec l'identité, signifie tout ce qui s'attache à l'Autre et tout ce qui est différent du "moi", véhiculant principalement l'idée de reconnaître la différence de l'Autre¹. D'autre part, l'exotisme indique tout ce qui provient de l'extérieur ou des pays lointains, c'est-à-dire, en dehors du cercle familial (de là où on habite). L'immersion dans l'espace étranger déclenche une franche confrontation avec autrui, composante prépondérante de l'Ailleurs. Une situation bipolaire du Moi et de l'Autre, régit par la posture que dégage l'impact du contact, ainsi que le cours ondoyant des échanges communicationnels, se prolifère. En dépit de quoi s'aiguillonne, à la suite d'un procédé intense de perception, une lecture à la fois mouvante et fluide qui jaillie progressivement suivant la conversion de l'énigme en un reconnu et de l'étrange en un assimilé.

En répercussion des agissements déambulatoires baldassariens s'accomplit donc, l'affranchissement de l'autre monde qui assiège, en plus de l'idée de l'ouverture sur un "au-delà", l'occurrence des contacts tactiles et spontanés avec d'autres gens, appartenant à diverses communautés et habitant différents endroits de l'Ailleurs. Cependant, tout en poursuivant les pas en avant, une singulière trajectoire se distingue : d'un côté, elle retrace l'itinéraire traversé, de l'autre, elle met en valeur le relief de la rencontre réalisée entre **Baldassare**, le sujet voyageur (le nomade, l'étranger et l'explorateur) et l'Autre (le sédentaire, l'autochtone et l'explorable). **Le jeune Embriaco** se rend compte de la fécondité des circonstances émergées du présent entrelacs qui semble lui offrir de copieux mets d'échange et d'apprentissage. A l'instar de sa rencontre inopinée avec **Girolamo Durrazi**, un prince persan, avec qui il prend plaisir à discourir, sans dogmes préétablies, sur la cheville ouvrière du périple : l'idée du Centième Nom et l'oeuvre de Mazandaran, conçue à ce sujet. Donnant libre cours à sa boulimie érudite et plaisir conversationnel, confirmés par : « *nous avons bien*

¹ - D'après H. A-Azim A-Maksoud A. E. Kader, « *L'Egypte dans Voyage en Orient de Gérard de Nerval et la France dans L'Or de Paris de Rifaat Al-Tahtawi* », disponible sur www.archipel.uqam.ca/1004/1/D1659.pdf, consulté le, 24.12.2008.

conversé pendant trois heures entières »¹, le génois semble se réjouir par la présence d'un interlocuteur, dont le savoir est étendu et le raisonnement est si éclairé. En raison de quoi, Baldassare précise, juste ensuite : « *en continuant à l'interroger. (...), il sait, j'en suis sûr, infiniment plus de choses qu'il ne m'en a appris.* »². Une autre situation différente, occasionne un second profil suscité par la rencontre, c'est le fait d'être solidaire, prédisposé à coopérer, à s'unir, et à porter solidarité et assistance en résonance spontanée à la nature de l'instinct humain. Le voyageur interprète cette conjonction en disant : « *Je suis infiniment reconnaissant à ce collègue d'avoir pris la peine de me prévenir du danger, et de m'avoir ainsi fait confiance en dépit de mes origines.* »³.

Dans la mesure des présentes circonstances du croisement, on peut dire que l'expérience de Baldassare étale une reproduction réelle de l'assertion, formulée par la linguiste J.Kristeva, au sujet du phénomène de la rencontre avec l'Autre, dans un espace de l'Ailleurs. D'après cette linguiste, la rencontre « ... *accueille l'étranger sans le fixer, ouvrant l'hôte à son visiteur sans l'engager* »⁴. Ainsi, l'aventure viatique du commerçant génois s'avère une immersion, sans porter la moindre atteinte à sa personne ni causer aucune altération ni à son identité ni à son origine. Cette immersion lui octroie, en plus, la sécurité de l'abri et le réconfort du soutien, à l'exemple de Mr. Gregorio Mangiavacca et Domenico, respectivement, commerçant en mastic et capitaine d'un brigantin appelé "*Charybdos*". Baldassare authentifie, à sa manière, la positivité de ce contact en évoquant, d'une part, l'accueil affable et généreux que lui accorde ses hôtes, en particulier, le commerçant : « *Je suis arrivé dans cette ville comme le fils prodigue, ruiné, perdu, désespéré, et c'est lui [Gregorio] qui m'a accueilli comme un père* »⁵. D'autre part, le marin, témoin de l'humiliation et de l'affliction qu'a subit le génois à l'île de Chio, propose son amicale collaboration afin que ce dernier récupère ce qui est égaré, en disant : « *saches que tu es le bienvenu à bord, et que je ferai tout*

¹ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 357.

² - Ibidem, p. 357.

³ - Idem, p. 145.

⁴ - J. Kristeva, *Etrangers à nous-mêmes*, Gallimard, Paris, 1991, p. 21-22

⁵ - A. Maalouf, (...), p. 295.

pour t'aider »¹. En effet, c'est une encourageante promesse pour un étranger en errance, ayant perdu successivement l'objet de son aspiration et émotive et intellectuelle.

Il ne faut pas nier, tout de même, que l'aventure du héros est marquée par quelques passages d'hostilité, résidu d'un esprit et de pratiques aussi raciaux que partiels. Seulement, leurs influences sur l'attitude du personnage principal sont relativement amoindries. Sinon l'effet déplaisant est voué à une quasi-neutralisation grâce à l'agencement déambulatoire dans lequel est implanté le champ contextuel du texte. Il en découle alors, que le mouvement assure la tâche d'un amortisseur des détériorations suscitées en réaction des percussions antipathiques lors des confrontations orageuses ou désaxées par des clichés dépréciatifs, comme le dénote le "*globe-trotter*" dans le texte : « *nous avons trouvé dès les premières phrases tant de préoccupations communes que j'en oubliai aussitôt toutes les réventions que mon père m'avait inculquées.* »². En effet, il ne faut nier que souvent quelques circonstances changent des choses et des convictions que l'on n'aurait peut-être jamais songé à faire autrement.

Sans contester le contingent avantage de la rencontre, une déviation corrompue se rattacherait beaucoup plus au registre expérimental contourné via le vécu empirique. En outre, la mise en altérité s'avère une aventure qui rejoint l'idée primordiale de s'entourer essentiellement, d'imprévus aléatoires, comme elle peut s'auréoler de fructueuses surprises. Dans cette visée, la féconde rencontre de Maïmoun Toleitli, bijoutier juif affiche amplement la positivité du rapport. Pour ce bijoutier, Baldassare témoigne, dès le début, une profonde affection suite à une convergence intellectuelle, complémentaire et non identique, qu'il qualifie de : « *connivence d'esprit* »³. Par ailleurs, une compagnie confraternelle offre au voyageur un interstice de quiétude et de familiarité et lui permet d'entretenir des discussions sur des sujets d'actualité et soutenir des débats à base de points de vues personnelles, régionales et ethniques. Cette confrérie suscite aussi la fructueuse occasion de bâtir une aire d'échanges intellectuels tout en mettant en interaction les différences que porte chacun

¹ - Ibidem, p. 456.

² - Idem, p. 339.

³ - Idem, p. 78.

dans une équation libre de "donner" et de "recevoir" ; façon de permettre la transmission, de part et d'autre, des visions, des modalités et des usages sur une terre sienne ou étrangère. Par ailleurs, l'arrivée du protagoniste à Amsterdam, ville des rêves et l'horizon modèle pour Baldassare lui-même, pour son malheur, il s'y retrouve à la suite d'un détournement du navire qui le débarquait. Suspect sans être criminel, le génois visite alors la ville, jugée utopique, en tant que prisonnier enchaîné parmi tant d'autres ; son unique erreur semble le fait d'être en voyage.

D'après les événements cités, on peut déduire que le mouvement déploie une ampleur supplémentaire de l'expérience de la mise en altérité, en lui injectant la sève fortifiante de l'apport dynamique dans lequel excelle le voyage. L'étranger, dans ce cas, loin d'être immuable ou encroûté par des représentations figées, dispose d'une "self-énergie" qui le rend susceptible de rompre les atteintes antagonistes, et capable de dénouer aisément d'éventuels ligaments hostiles, voire défavorables. A travers les diverses situations relevées précédemment, une sorte de lecture, dont l'objet est l'Autre, se distingue et prend forme de plus en plus, dans un alignement parallèle à celui du chemin parcouru. Etablie par tout sujet étranger, la lecture achevée par le protagoniste se démarque par deux critères :

1.2.2.2.1. L'agencement contextuel :

Il s'agit de l'atmosphère dominante dans le texte, alternée par une suite ininterrompue de départ/arrivée. Conséquemment, un profil de changement se greffe en arrière plan, d'un côté, générant le tissu narratif et de l'autre, le rééquilibrant à l'embrasure des dérives destructives. D'ailleurs, le meneur du périple affirme vers la fin de ses pérégrinations, qu'il n'est pas « *de ceux qui se complaisent dans l'adversité* »¹. Cela veut dire que l'allure déambulatoire, présentée par le héros, dénote un état de passage qui permet d'abord une affluence menée selon une variété de contacts entrepris ou assistés. L'ensemble de ces entrefaites de la contiguïté met en œuvre l'expérience de la mise en altérité et consolide, par voie de conséquence, des retombées fort initiatiques.

¹ - Idem, p. 481.

A titre d'exemple illustratif, le fil des événements agence une séquence remarquable de rencontre, à la fois, hybride et harmonieuse : il s'agit d'une réunion complaisante d'un anglais et d'un hollandais, tous deux clients d'un traiteur huguenot à Smyrne, l'actuelle Izmir (porte turque sur la mer Egée). Bien qu'à l'époque la guerre navale entre les deux pays ne connaît pas de répit, mais les deux citoyens : « ... *semblent bons amis alors que les nations ne s'entendent guère.* »¹. Ce qui relève qu'à la dimension des personnes, on ne peut ni concevoir des tueries en masse ni justifier des massacres aveugles tels qu'engendrent habituellement les guerres.

Vu l'esquisse du parcours suggéré par l'auteur qui traverse des foyers orientaux et occidentaux, aussi tumultueux les uns que les autres, **le protagoniste** se réjouit alors de côtoyer des rives mosaïques de l'Autre dans une démarche aussi active que dynamique qu'insinue le terme "voyage".

1.2.2.2.2. Les caractéristiques du personnage principal

Les caractéristiques présentent les traits personnels octroyés au personnage du héros, **Baldassare**. Ces traits sont principalement : la maîtrise de plusieurs langues, l'instruction dans le domaine des curiosités, l'habileté en négoce et l'aisance financière. En raison de quoi, il possède une posture qui rejoint l'assurance et la compétence et c'est ce qu'il lui a permis la réussite dans sa recherche, « *je ne sais si vous avez été honnête par nature où par suprême habileté (...), mais votre attitude me plait* »², acquiesce le vieux Chapelain anglais à l'intention de **Baldassare**, quelques instants seulement, après leur première rencontre. En plus, étant en possession du Livre tant recherché, l'hôte décide d'accorder l'œuvre de **Mazandarani** au **jeune Ambriaci** en terme d'un contrat qui oblige ce dernier de traduire le contenu du dit ouvrage de la langue arabe vers la langue anglaise. Pour insinuer, en fin de compte, la portée influente du charisme de la personne de **Baldassare** et l'habileté de son savoir-être et de son

¹ - Idem, p. 206.

² - Idem, p. 394.

savoir-faire lors des rencontres imprévues, notamment à la présence des inconnus et des étrangers.

En fin de compte, l'allure personnelle intervient comme plate-forme dans le processus donnant figure à une interaction spontanée, engendrant une variété de contacts tenus avec autrui. Pendant ces contacts, s'alignent conjointement la différence et l'étrange avec l'ordinaire et le familier. Bien que la lecture conçue ne soit que subjective et restreinte, elle propulse néanmoins un éclairage significatif sur la contenance de la composante humaine vivant sur les diverses régions évoquées, pendant l'époque mentionnée. Ainsi, on y repère la portée maintenue de l'objectif informatif, insinuant que l'ampleur référentielle est toujours maîtresse, à l'image de tout récit de voyage.

A titre de conclusion de cette expérience de la réunion avec l'Autre, le bilan de la lecture s'identifie à une résultante de découverte et de reconnaissance qui prend forme suite à la qualité et à la quantité des rencontres élaborées. Ces dernières, multiples à cause de la charpente de la quête qui gouverne la progression narrative, assurent une fluidité de mouvance contextuelle qui met en exergue une toile de décèlement et d'hétérogénéité ethnique. Ainsi, la fréquentation de l'étranger détient une pratique initiatique à doubles versants : d'un côté, l'appréhension savante de la variété d'autrui, de l'autre, la construction consciente de leur distinction, tout en préservant l'idée de l'unité du genre humain. C'est une prise de connaissance de l'inconnu, avec la reconnaissance consciente du statut de la différence qui caractérise principalement cet Autre. Par conséquent, la mise en altérité déclenche une lecture : « *de l'unité et de la multiplicité, du figement et de l'ouverture de soi à l'autre* »¹, autrement dit, percevoir la rencontre tel qu'une conversation inoffensive d'ordre social et culturel. L'ambitieux objectif de ce dialogue est d'atteindre un entendement dans la reconnaissance mutuelle ainsi qu'un fructueux développement de la conscience de soi. Suivant les maximes de **Musset**, il ne faut pas oublier que « *voir, c'est savoir* »². Cependant, le fait de côtoyer

¹ - G. Obin, *L'autre Jabès, une lecture de l'altérité dans « le livre des cinq questions »*, éd. Annales Bessancon, 2002, p. 29.

² - In T. Decker, *op. cit.*, p. 359.

d'autres communautés ethniques, de voir de près leurs gestions de l'espace, d'accéder à travers les discussions, à leurs conceptions intellectuelles, est en réalité un acte de lecture du monde à travers des échantillons existentiels présentant la sociabilité humaine. Ces échantillons peuvent varier, différer, s'opposer entre eux, en vision et en usage, mais ils demeurent tous des parties intégrantes de l'unité globale et de l'expérience renouvelée de l'esprit humaine, sur la longue étendue de la différence des endroits et des lieux. Si de sa part, « *la rencontre équilibre l'errance* »¹, c'est parce qu'elle rompt l'insécurité du vague et l'opacité de l'ignorance. Ceci s'opère par l'acquisition expérimentale et tactile d'une nouvelle connaissance véhiculée par un autre être humain, semblable, confrère, et compagnon même s'il est étranger : « *La preuve que nous n'avons plus aucun ressentiment contre Venise, c'est que nous nous parlons, toi et moi, comme des amis.* »², affirme Baldassare, le lecteur de l'Autre durant le périple.

1.2.2.3 - La lecture du " moi-voyageur " :

A ce volet, la lecture s'appuie, singulièrement, sur la dimension introspective du sujet voyageur qui devient, lui-même le lecteur et l'objet de la lecture. C'est-à-dire, un champ de synthèse interne s'installe dont le but est d'analyser l'état d'être actuel en fonction des changements perçus et de la structure de la personnalité dans son devenir. La succession représente l'activité cérébrale du sujet en question par laquelle l'homme prend à tout instant une connaissance immédiate et directe, plus ou moins complète et claire, de son existence, de ses états et de ses actes. La lecture s'identifie cependant, à la courbe des effets et des constatations entassés en marge des multiples circonstances endurées. Imprégnée par une patente régression du raisonnement logique et par une propagation de sournoises mystifications d'obscurantisme et de pédantisme, l'époque, dans laquelle se déroule l'histoire de ce périple, arbore une atmosphère amplement chaotique. A l'approche de l'apocalypse fatidique, « *Tout devient signe ou présage* »³, ce qui sustente la prolifération inédite des

¹ - J.Kristeva, *op. cit.*, p. 21.

² - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 363.

³ - *Ibidem*, p. 15.

concordances et des rapprochements afin de soutenir des interprétations aussi ténébreuses qu'insensées. Il semble que « *Le monde a commencé au paradis, et il finira en enfer* »¹, acquiesce l'auteur du périple, abattu par l'ivresse de l'insanité et de l'absurdité essaimées tout autour de lui. En conséquence à cette ambiance funeste et en écho aux bruits lugubres, Le nommé Baldassare adopte l'idée: « *L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir* »², révélée par l'éminent flâneur solitaire, Jean-Jacques Rousseau. Le fureteur du Centième Nom, dans une réaction dynamique, entreprend une vérification tangible et empirique par le biais de la vivacité de l'action au lieu de demeurer séquestré par les suppositions stériles et poursuivre des présomptions réitératives. Son projet s'exécute alors par une action de portée universelle et d'allure mouvante : le voyage à la recherche de la réponse à cet épais tumulte, le livre salvateur.

Une fois engagé dans sa quête, l'antiquaire de Gibelet constate clairement que : « *seules les circonstances de ce voyage m'ont fait remettre en cause mes méfiances enracinées* »³. Autrement dit, il se rend compte qu'une certaine transformation s'opère au niveau de son être à tel point qu'elle touche à ce qui est "enraciné" durablement et profondément dans son esprit. Ce qui mène à déduire qu'il est exposé à une vigoureuse tension d'influence, à laquelle il réagit, inévitablement, suivant la capacité de son élection intellectuelle. Effectivement, le milieu ambiant ne cesse de se dégrader autour de Baldassare; l'atmosphère est « *faite de confusion dans les esprits, de dérèglement dans les attitudes, d'universelles irritations* »⁴. Son entourage, malgré les déplacements, se divise en deux catégories : l'une majoritaire, avilissant toute lucidité ou bon sens, regroupe tous les fanatiques qui prophétisent une fin du monde brusque et en déluge de feu. L'autre, minoritaire, s'appuyant sur le raisonnement logique, rassemble tous ceux qui ont un esprit éveillé et raisonnable et soutenant le prolongement de la vie sans l'ombre d'aucune superstition. Entre applaudissement et hostilité à l'idée du cataclysme infernal, le protagoniste endure, au plus profond de son être, un duel intense entre le fonctionnement logique de son esprit

¹ - Idem, p. 485.

² - T. Decker, *Dictionnaire des citations*, éd.LODI, France, 2000, p. 7.

³ - A. Maalouf, (...), p. 180.

⁴ - Ibidem, p. 208.

et le déferlement contradictoire de ses convictions. Il lui arrive parfois, de s'emporter par la glissante pente de l'irrationnel vers l'amblyopie intellectuelle, tel qu'il l'atteste, la veille de son départ, en disant : « *ce reste de lucidité me contraint à reconnaître que la déraison me gagne* »¹. Ainsi, **le jeune marchand**, ayant, auparavant, un esprit cartésien, incrédule et raisonnable, se retrouve dépourvu de contenance savante afin de repousser l'agitation envahissante. Sa faible résistance présente, en effet, un signe révélateur d'une altération pernicieuse, car elle esquisse la contamination de sa conscience par l'embrouillement et l'incertitude. Donc, on est en présence d'un mécanisme de transformation visible agissant au fur et à mesure de l'activité effervescente offerte par le contexte, comme tous les changements qui « *arrivent suivant la lois de la liaison des effets et des causes* »², d'après la pensée kantienne.

Conscient de la détérioration de son état, et en terme de remède, **le génois d'Orient** s'engage, en toute persévérance, à saisir toute occasion et à enjamber chaque détour, dans l'intention de renforcer l'ampleur de sa lumineuse raison qui vacille faiblement. Il reconnaît, pour son avantage, que seul la connaissance est en pouvoir d'apaiser ce genre de maux : « *Quand une discussion se déroule autour de moi, je suis curieux de voir où elle va aboutir, (...), je me délecte des chose que j'apprends* »³. Non seulement, il s'accroche à toute source d'éclaircissement dans le but de reconstruire l'équilibre de son être et de son intellect, mais encore il se réjouit, amplement, du fait de s'instruire et de cultiver sa compréhension. C'est une caractéristique pilote d'une aptitude réceptive de sa part, qui déploie une assise de prédisposition et d'ouverture aux changements, notamment, mélioratifs.

D'un état à un autre ou d'un niveau inférieur vers un autre supérieur, le phénomène du changement se traduit, classiquement, par un écart spécifique, enregistré à la suite d'un mouvement, partant d'un premier point vers un second, distinct et distant du premier. D'après la définition aristotélicienne, c'est précisément le passage « *de l'être à l'être* »⁴. Ce qui veut dire que c'est, dans tous les cas, une situation de mutation

¹ - Idem, p. 20.

² - L. M. Morfaux, *op. cit.*, p. 45.

³ - A. Maalouf, (...), p. 102-103.

⁴ - In L. M. Morfaux, *op. cit.*, p. 46.

qui s'effectue : soit au niveau morphologique telle que la croissance de l'enfance à l'âge adulte, soit au niveau psychique qui s'interprète par le développement de l'intelligence chez l'individu¹. De son côté, Baldassare traverse, durant son aventureux périple, une multitude de circonstances, aussi dissemblables que variées, suite auxquelles, une série de variations se concrétisent à différents degrés de son être. Largement conscient de son esprit lucide et perspicace, il ne manque pas cependant de pousser ses réflexions et d'entretenir des dialogues avec lui-même, notamment lors de ses moments d'écriture, afin de réorganiser ses pensées et de rectifier l'orientation de son gouvernail émotif, intellectuel et déambulatoire. Le processus de la quête se voit inlassablement, maintenu et actif comme il l'affirme : « *je suis constamment en train de me tourner et de me retourner sur moi-même, (...), à me demander ce que je dois croire, qui je dois croire* »².

On relève, également, que le personnage principale de l'œuvre possède la faculté de réorganiser le réel en pensées, ainsi que la compétence de restructurer le chaos suivant l'ordre logique des choses. C'est la raison pour laquelle, il se lance à la recherche d'une nouvelle qualité de savoir, susceptible de joindre le tangible et le raisonnable dans une même conception explicative, pour ainsi dire une thérapie initiatique. Cependant, l'état du "moi-voyageur" se lit par le biais des écarts significatifs qui engendrent l'expérience vécue, à partir desquels se démarque clairement la portée de l'endurance atteinte et se distingue la manière dans laquelle est gérée l'ampleur aventurière. Du moment que l'une est englobée dans l'autre (endurance/aventure), on appréhenderait mieux les caractéristiques de la lecture de ce profil interne par la reconnaissance des effets des deux veines motrices : les lieux et autrui.

1.2.2.3.1. L'effet des lieux

Il est bien entendu que les lieux ont une large étendue d'influence sur l'être humain ; ces lieux l'habitent plus qu'ils ne lui assurent un abri. Une relation d'affinité se tisse entre l'inertie de la terre figée et le passage humain, hâtif soit-il ou

¹ - D'après L. M. Morfaux, *op. cit.*, p. 46.

² - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 194.

alanguï, à la manière d'une retrouvaille ou d'un retour tant espéré. C'est la raison pour laquelle revient, peut-être, le fait que : « *Toutes les villes ont été fondées et peuplées par des gens venus d'ailleurs, (...), la terre ne s'est remplie que par migrations successives* »¹. De cette manière, la rencontre entre l'homme et la terre ne se réalise que par le mouvement et se consolide au fil du temps pour devenir une symbiose singulièrement spécifique et déterminante, développant, par-dessus toute entrave, un lien d'appartenance. Ainsi les deux pôles, l'Homme et la Terre, se mettent au même niveau, comme il est dit : *tant vaut l'homme, tant vaut la terre*, suivant la maxime universelle.

Quant à **Baldassare**, d'origine génoise, habitant à Gibelet, jadis régné par ses aïeux, il a instantanément succombé aux attractions de l'appartenance originelle émanées par la terre et l'enracinement de ses ancêtres italiens. C'est : « *en retrouvant Gênes,[que] j'ai su que je ne retournerais plus à Gibelet.* »². Sans conteste, c'est une scène de retrouvaille et, par surcroît, de prise de reconnaissance, véhiculant une insinuation explicite du retour filial au sein du berceau autochtone car, dit-il : « *Je marche dans ses ruelles la tête haute, déclame mon nom italien à voix haute, (...), et ne crains pas les janissaires* »³. C'est une façon d'évoquer l'assertion qu'on n'est jamais parfaitement à son aise que chez soi, réflexion partagée par la majorité des migrants, exilés, touristes et voyageurs. En accostant sur la rive de Gênes, après l'endurance d'épouvantes péripéties, **Baldassare** aperçoit la réalité de son étrangeté de toujours à cause du fait de vivre loin des terres génoises, une étrangeté qui embrasse un sentiment embroussaillé d'exil et d'errance. Il reconnaît, clairement, qu'« *à Gibelet, je serais toujours l'étranger* »⁴, bien qu'il y mène une vie digne et paisible avec une agréable compagnie familiale. Cela dénote justement une transmutation de posture, produite en conséquence d'un changement de regard, dû au fait du contact réel avec l'espace édifié par les aïeux et le partage, à temps différé, du même air respiré autrefois par eux. Autrement dit, ce ne sont pas les choses ou faits qui changent, mais simplement la façon de les voir qui est modifiée.

¹ - Ibidem, p. 341.

² - Idem, p. 487.

³ - Idem.

⁴ - Idem, p. 396.

En outre, ces nombreux déplacements permettent au **protagoniste** d'atterrir sur de nombreuses contrées et d'atteindre des adresses remarquablement distantes de sa localité initiale. Ce fait est pris à son avantage car il y saisit l'opportunité d'œuvrer une validation empirique pour ses impressions imaginées dont certaines sont d'ordre lyrique. S'agissant de son passage par **Amsterdam**, capitale de l'actuel royaume des **Pays-Bas**, la ville qui, d'après lui, sans l'ombre d'aucun type de discrimination, tolère toutes les différences et respecte toutes les minorités. Avant de s'y rendre, **le négociant en curiosités** l'évoque lors d'une méditation mentale, en disant : « *Un jour, si Dieu veut, la terre entière sera Amsterdam* »¹. Le ton, s'approchant le plus d'une oraison, traduit l'élan d'un cœur qui espère et aspire, plus que d'un esprit qui spéculé et juge. De son côté l'expérience viatique corrige ce tableau féérique par des couleurs plus réelles. En effet, l'illusion de la liberté se dissipe, déjà aux alentours de la contrée où les troupes hollandaises s'emparent du bateau qui embarque **le jeune génois**. Malheureusement, **il** rend visite à ce coin de rêve non comme un voyageur ou un touriste, mais plutôt dans une posture de captif. Ainsi, il se retrouve : « *... prisonnier au pays des hommes libres.* »², pour ainsi dire, détenu, enchaîné et asservi. Par contre, la ville utopique ou l'Eden, à la manière terrestre et humaine, ne peut nulle part, ni s'édifier ni se concevoir à l'absence de la liberté.

Une situation semblable se dessine lors de son séjour à Londres, où **le génois** fait face à une autre manière d'atteinte à sa liberté. Sur le territoire anglais, un autre type de conflit religieux prend relief : la foi est au service du pouvoir, ce qui enfante une terrible discrimination entre les tendances spirituelles. Ce pouvoir, étant totalitaire, n'accorde alors aucune mesure de bienveillance quant à la distinction ou à la non ressemblance. **Le jeune expert en négoce**, malgré son appartenance au christianisme, ne trouve pas de place parmi les chrétiens londoniens, bien qu'en revanche il demeure bien accueilli dans le territoire musulman, notamment à **Gibelet**. Déçu par la contrariété de ce climat frustrant, il avoue ouvertement : « *j'ai suffisamment vécu en Angleterre pour savoir que moi, "le papiste" comme ils disent, je n'avais ni*

¹ - Idem, p. 82.

² - Idem, p. 386.

liberté ni respect pour ma Foi. »¹. Etant donné sa faible ferveur religieuse, la réflexion, ci-dessus, dénote une nouvelle découverte cognitive sur son "moi" : vu la pression autocratique, il cultive malicieusement une nonchalance vis-à-vis du statut de sa croyance. Cette attitude, imposée par soucis de sécurité, exprime un acte de déloyauté envers les convictions élémentaires enracinées depuis l'âge de sa prise de conscience. A défaut de pouvoir déclarer sa tendance spirituelle, afin de préserver sa vie et de maintenir sa dignité sur une terre ancrée dans l'Histoire, **Baldassare** amplifie encore plus sa répugnance envers tout ce qui se rapporte au despotisme dogmatique. Malheureusement, ce courant ne cesse d'élargir l'hégémonie de la décadence spirituelle et intellectuelle en l'absence pathologique d'une vision raisonnable et d'un ordre objectif.

Bien que l'écœurement et la déception prennent amplement vigueur, à son arrivée à Londres, **notre protagoniste** affiche une constatation, tout à fait opposée, c'est-à-dire positive et euphorique. Il s'aligne alors, dans son premier abord avec les lieux, à l'ensemble des visiteurs de cette ville antique, impressionnante par sa réserve et par la gravitation de son charme ésotérique, à la fois snob et profond. En effet, **le commerçant de Gibelet** ne s'empêche d'éprouver, dès le lendemain de son arrivée à la capitale anglaise: « *une certaine liberté d'attitude, et une indéniable jovialité.* »². Évoquant que « *Le changement est toujours agréable* »³, selon **Euripide**, c'est une attitude, plutôt conséquente, généralement à chaque déplacement vers des lieux quasi-différents d'où on provient, notamment quand il s'agit de la métropole britannique, contrée riche, plus peuplée et plus animée par rapport aux territoires extérieurs. En plus, la sensation de l'indépendance et de la gaieté, marquée chez **Baldassare**, s'explique par le fait de se retrouver au milieu d'une double rencontre : d'une part, la sphère spatiale s'unit en diachronie avec ses origines italiennes. D'autre part, le partage, en synchronie, des mêmes principes de la trinité chrétienne consolide son assurance en terre étrangère. Ainsi, le bien-être affiché du **génois d'Orient** découle de l'idée de se sentir dans une atmosphère familière, se réjouissant d'une ample appartenance, quoique de forme

¹ - Idem, p. 386.

² - Idem, p. 392.

³ - Disponible sur <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/changement/citation>, consulté le, 16.12.2009.

seulement. La distinction des deux postures étale la tangibilité d'une mutation cognitive accomplie à la suite du contact effectif avec les lieux. Une expérience qui met en évidence le mouvement en amont d'une perception qualitative ainsi qu'une connaissance authentique de l'Ailleurs, confusément connus auparavant.

1.2.2.3. 2. L'effet d'autrui

L'être humain est défini par sa nature sociale, c'est-à-dire par son aptitude constitutionnelle à vivre en groupe et de ne pouvoir vivre en solitaire, éloigné de ses semblables. Une définition à laquelle l'ensemble des sciences humaines ne cesse de présenter un rigide consensus là-dessus. Par ailleurs, cette nature, indépendante des déterminations biologiques, déploie, au fur et à mesure, un amas de liens, de rapports et de relations entrecroisés. Et c'est ce qui construit, en fin de compte, la base de tout rassemblement humain, en créant ce qu'on appelle l'entourage social, restreint soit-il ou large¹. Cependant, les groupes, les ethnies, les communautés et les nations se distinguent suivant la forme et l'envergure de la base interactionnelle des personnes assemblées. D'où l'aventure humaine doit son existence ainsi que son enrichissement aux agissements dynamiques, balisés par cette aptitude spécifique dénommée : sociabilité. Cette dernière caractérise, en effet, un phénomène dit social, résultant du fait de la contiguïté qui propulse, via les contacts, des canaux d'affinité et de rapprochement, aussi intellectuels qu'émotifs². La sève motrice de ce phénomène réside alors, dans l'ampleur qualitative de l'échange entre les personnes. En vue de raffermir l'attachement, pour ainsi dire, la rigidité de la structure du groupe rassemblé, la variante de l'échange s'active profusément pour équilibrer les carences et pour développer les potentialités à l'intérieur du groupe³. Décidément, c'est ce qui empreint le plus la personne, car on touche là, et de près, la zone singulièrement sensible chez tout être humain : le "moi".

¹ - D'après L. M. Morfaux, *op. cit.*, p. 333.

² - D'après <http://www.cnrtl.fr/definition/sociabilité>, consulté le, 11.04.2009.

³ - D'après G. Durand, *Les grands textes de sociologie moderne*, éd. Bordas, Paris, 1969, pp. 17-33.

En ce qui concerne **Baldassare**, personnage disposant de plusieurs facultés personnelles et intellectuelles, il accomplit successivement, durant son périple, l'expérience du contact avec d'autres communautés étrangères. Loin de le laisser indifférent, cette lignée de rapports, tissée par le biais de la communication avec d'autres ethnies, lui ouvert en revanche une nouvelle dimension de savoir sur soi-même. Par ailleurs, la distinction entre son état initial et son devenir, opérée sous l'effet du contact avec autrui, marque le repère guide dans le processus du décryptage de son "moi-voyageur". On peut supputer l'écart à deux types de relation qui ont imprégnées, à la fois, le cours de la réflexion et celui de la vie du **meneur du périple de la manière suivante** : en premier lieu, c'est la ligature amicale rencontrée, à des temps et sur des lieux différés, de deux manières distinctes. D'une part, il s'agit de **Maïmoun**, le bijoutier juif rencontré à **Alexandrette**, chez qui **Baldassare** retrouve, au moment le plus inattendu, une confrérie d'esprit, faisant image d'un clair écho de son propre esprit raisonneur. Comme il aperçoit, dans l'allure modeste du **Toleitli**, la sérénité de la lucidité et l'équilibre du bon sens, choses qui manquent hélas au **marchand génois** et qui l'agitent au plus profond de lui-même. C'est pour cela qu'à chaque discussion entretenue avec **Maïmoun**, **Baldassare**, avouant implicitement l'embrouillement de son propre esprit, reconnaît avec émerveillement, l'ordre et la clarté témoignés par les propos de son ami juif. **Le libraire de Gibelet** se sent si désemparé par le glissement déviant de ses inférences à un point qu'il devient désemparé et éprouve de la honte, vis-à-vis de son ami, en : « *l'approuvant par de hochements entendus tout en le démentant dans [son] cœur* »¹. D'une autre manière, il est incapable de dévoiler son penchant à partager « *la frayeur des ignorants* »², il adopte alors, devant son ami, une conduite fourbe, rien que pour préserver l'apparence digne de sa personne savante et raisonnable. D'autre part, l'amitié avec **Grégorio Mangiavacca**, rencontré sur la rive génoise, assure au **Gibelin** une assistance bien soignée. Homme d'un certain âge, commerçant illustre, ce **Grégorio** préserve en plus, une fidélité ancestrale et reconnaissante envers l'épopée des **Ambriaci (les aïeux de Baldassare)** sur les terres du Levant, ainsi, il fait preuve d'un soutien, aussi familial que financier, au **voyageur abattu**. En effet, c'est sous l'influente affabilité du sieur **Mangiavacca** que **Baldassare** décide de s'installer définitivement à

¹ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 350.

² - *Ibidem*.

Gêne, dans la perspective d'y fonder une famille et d'y poursuivre la pratique ainsi que l'élargissement de son commerce : curiosités, objets anciens et livres.

En second lieu, c'est l'expérience émotive vécue en marge de l'aventure viatique qui met en valeur un écart significatif et expose un nouveau positionnement. Celui-ci est dû à la conversion conçue au niveau de la conception du sentiment affectif et le voyageur y reconnaît l'ampleur et la distinction. Entre Marta et Bess, l'une, intruse dans les haies du périple, l'autre ne présentant qu'un passage fugitif, l'amour change de forme, de signification et de résonance. Néanmoins, l'expérience sentimentale assigne, chez l'aventurier, un apport émotif irréductible de deux manières distinctes. Marta, appartenant à son voisinage de Gibelet, réanime par sa présence, une ancienne inclinaison remontant à une vingtaine d'années auparavant. Elle parvient à faire éclater une averse de passions denses et distinguées. Autrement dit, la conjonction mouvante, exposée par la situation viatique, ordonnance une bifurcation de tendance émotionnelle. Cette tendance n'est pas seulement d'une importance capitale, mais elle prend l'égide en devenant « *la boussole du voyage* »¹. Baldassare, une fois épris de Marta, s'engage alors vers Katarraktis, village à proximité de l'île de Chio, afin d'authentifier le veuvage de sa compagne et de pouvoir valider par la suite leur futur mariage. Malgré l'insécurité et le mystère qui enveloppent la région, l'intrépide amoureux, n'écoutant que la voix de sa passion, s'emporte sur un itinéraire enchanteur, donnant à ses rêves la structure objective d'un raisonnement correcte : « *telle est l'inclinaison de mon cœur, et (...) il serait déraisonnable d'aller à son rencontre* »². A défaut de convaincre son "moi-penseur," il adhère à sa sensibilité et reconnaît en même temps que « *Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point* »³ suivant les *Pensées* pascaliennes. Dans cette séquence du périple, on s'aperçoit que l'élan du cœur surpasse clairement la perspicacité de l'esprit, où l'état euphorique remplace occasionnellement l'inquiétude et la peur étendues dans la conscience du génois. Malgré l'imminente apocalypse et le funeste présage, l'angoisse s'affaiblit, la confusion se dissipe et la frayeur s'équilibre. Nul changement, sauf que la passion submerge et inspire par surcroît une vision ondulée

¹ - Idem, p. 183.

² - Idem, p. 305.

³ - B. Pascal, in T. Decker, *op. cit.*, p. 93.

d'« *une longue éternité de fête* [avec la sensation de ne] *vivre plus intensément qu'à aucune autre époque* »¹.

D'une autre manière, l'allure apaisée, qui manifeste, en conséquence de l'adhésion de ses sentiments et qui rend le héros d'un **quêteur de Livre** à un **voyageur amoureux**, ratifie réellement le fait qu': « *on ne voit bien qu'avec le cœur*. [Car, l'] *essentiel est invisible pour les yeux* »². C'est pour dire que la quiétude demeure une sensation personnelle qui oscille suivant la nature de la sensibilité à laquelle est exposé le sujet en question. En contre partie, cette vague romanesque s'achève par une fin, malheureusement décevante, prennant franchement une tournure de trahison de la part de la bien-aimée, **Marta**. **Le protagoniste** secoué par son sort, s'appuie sur sa lucidité et reprend conscience de son état en disant : « *J'ai rêvé d'une femme qui m'a préféré un brigand* »³. Sans doute, il s'agit là d'une lecture précise et concise dont l'objet et l'auteur à la fois, sont présentés par le personnage principal de l'oeuvre. Par ailleurs, c'est la conclusion d'une suite de mutations vécues et engendrées au fur et à mesure de l'avancement évènementiel de l'aventure.

Bess est le prénom de la seconde partenaire féminine, rencontrée à **Londres**. Elle travaille comme servante à la maison du chapelain anglais, chez qui **Baldassare** retrouve le livre salutaire : *le centième Nom*. Cette aventure de première allure insignifiante ne prend son ampleur appropriée qu'au moment de la séparation et le départ définitif. A l'inverse de **Marta**, connue depuis une longue date, pour qui **le génois** garde de l'affinité et lui témoigne dévouement et fidélité, **Bess** résume tout cela dans un courageux acte, d'étendue altruiste. Au lieu d'être protégée par son amant, c'est elle, **Bess**, qui assure la sécurité et le refuge pour le génois lors de l'incendie de Londres. Elle lui prête en toute conviction, sa place dans le bateau de sauvetage. Selon ses propos, **le génois** atteste qu'elle lui «...*a donné en quelques jours ce que des êtres bien plus proches ne* [lui] *donneront pas en toute une vie* »⁴. à vue d'œil, elle lui donne la preuve que les sentiments réels ne demandent, ni des témoignages répétés ni du temps

¹ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 198.

² - A.S^t.Exupéry, *Le Petit Prince*, éd. Talantikit, Béjaïa, 2002, p. 76.

³ - A. Maalouf, (...), p. 495.

⁴ - Ibidem, p. 442.

écoulé, pour qu'ils se raffermissent en une action d'un véritable tuteur. Devant le risque fatal, elle prime la sauvegarde de la vie de l'être cher, même loin d'elle, en dépit de le perdre à jamais et sans retour. **Le gibelin**, par malheur, ne réalise que tardivement la consistance du sentiment manifesté par cette anglaise.

Manifestement, c'est une démonstration palpable d'un état de dépassement significatif qui rectifie la contrainte possessionnelle perçue généralement dans chaque affinité amoureuse par une complaisante résignation. Par conséquent, l'initiation relevée de cette aventure imprègne ostensiblement la réflexion du **héros** qui l'évoque lors d'un moment de méditation, en avançant ses monologues sur les pouvoirs Divins, il dit : « *Si j'étais Dieu, c'est pour Bess que j'aurais sauvé Londres. L'ayant vu courir, s'inquiéter, risquer sa vie pour sauver un Génois, un inconnu de passage, j'aurais éteint les feux qui cernaient sa maison* »¹. En plus de l'expression de la profonde gratitude vis-à-vis de l'abnégation témoignée par la servante, les propos relient aussi la charge significative avec les traits de la rencontre qui ne lie qu'étrangeté et éloignement. Or, ces caractéristiques hétérogènes déploient une convergence plutôt salubre, sans être nuisible. De ces entrefaites, il en résulte que la réunion des différences, ne serait-ce que passagère, est en mesure de propulser une nouvelle dimension en matière des relations humaines, la seule variante demeure le degré de l'ouverture vers l'autre.

Par la suite, une coopération se trame progressivement pour édifier, malgré les mille lieues, un rapprochement, solide et étroit, d'une variété de fibres humaines. **Baldassare**, en compagnie d'une étrangère, a eu le privilège de toucher de près, une telle dimension de communion. Bien qu'il soit étonné, il avoue sincèrement qu' : « *après quarante ans d'existence, quel sentiment de plénitude peuvent procurer quelques heures passées en compagnie intime et chaste avec une inconnue*, »². Cependant, les affinités se tissent spontanément, à temps attermy, en exclusion des conditions de race, d'origine, de niveau social ou de l'uniformité des convictions. En fin de compte, il est apparent qu'entre les deux aventures, celle partagée avec l'anglaise

¹ - Idem, p. 500.

² - Idem, p. 409.

détient plus d'envergure, grâce à son apport substantiel, si bien qu'elle garde une place déterminante parmi les souvenirs du **voyageur**. Par ailleurs, la flamme portée envers **Marta** s'est vite ternie, non seulement à cause de la mauvaise tournure d'infidélité, mais surtout en raison de la leçon apprise à travers le passage de l'anglaise. Du même sort, les meilleurs ont tendance à supprimer les médiocres, ainsi, les choses prennent des couleurs plus réelles et les définitions deviennent, de plus en plus, substantielles.

En somme, vu la profondeur inhérente de l'entité humaine, l'effet d'autrui s'assiege donc, à l'ensemble des effets dus aux contacts des autres. Pour le **voyageur génois**, il s'identifie à la relation amicale d'une part, et à celle résultant de l'attachement émotionnel d'autre part. entre l'une et l'autre jaillit une minutieuse alternance d'échanges, soit en recevant un apport, soit en l'exportant. La redondance de ce va-et-vient retrace un mouvement approprié à la vie sociale qui s'irrigue et s'alimente par l'interaction effective de ses éléments composants. Ce qui convie, à titre de modèle, le phénomène biologique de la diastole et de la systole, c'est-à-dire une série ouverte de dilatations et de contractions. Cette structure s'identifie respectivement à l'élargissement de la perception de la personne en conséquence d'une acquisition développée et à la propulsion éjective réactionnelle en guise d'acte existentiel. On peut déduire alors que la vie sociale s'active et se vivifie continuellement suivant le rythme des échanges partagés auxquels se propulse le tissage d'une nouvelle répartition géographique à base d'affinité et d'émotions absolument humaines¹.

Pour la lecture du "*moi-voyageur*", la résultante s'identifie à la synthèse de l'ensemble des variations, apparues sur l'attitude du **voyageur**, enregistrées à différents moments de ses péripéties. D'un sédentaire à **Gibelet** à un nomade à Gênes, d'un simple libraire à un partisan d'érudition, d'un mécréant sceptique à un lecteur de présage, d'un négociant aisé à un riche commerçant, d'un solitaire dans son veuvage à un aventurier- séducteur distingué, les écarts varient et s'amassent. Le tout s'étale proportionnellement et à chaque méandre, un nouveau profil s'élabore aux termes des interactions relatives à chaque expérience endurée. Cependant, la lecture se repère

¹ - D'après G. Durand, *op. cit.*, p. 19.

identiquement à l'itinéraire de l'aventure en lui ajoutant ses sinuosités subjectives qui sont greffées dans l'esprit ainsi que dans l'affectivité du **sujet voyageur**. Décidemment, ce dernier entreprend une analyse synthétique des différentes circonstances afin de distinguer la contribution, voire la pertinence de ses actions et de ses réactions.

En fin de compte, une sorte de sommaire s'établit, recelant la compétence d'une part, et l'initiation d'autre part, étant donné que toute endurance abrite une arène d'apprentissage, aussi avantageuse que pénible. Conséquemment, on décèle, par le biais de la lecture du "*moi-voyageur*", la construction d'un savoir empirique aux échelons de la construction de l'être. **Le jeune Ambriaco** ne cesse d'élaborer le diagnostic temporaire et prolongé du monde, d'autrui et de soi aux mesures de son cadre culturel, ceci à l'encontre des aléas et les effets des lieux et les gens qui les peuplent.

En terme de conclusion à l'idée de la lecture du mouvement, l'agencement viatique instaure, dans l'œuvre, une tension mesurée de va-et-vient, régie par un magnétisme de la quête et de la toponymie. Avec cette tension, s'active une animation interne qui désenclave un paquet de couleurs pittoresques, affluant tout autour de la sphère narrative, des traits singulièrement exotiques. Ainsi, le mouvement, caractère inhérent à la vie humaine, génère les actions de la présente aventure déambulatoire et propulse les reliefs réactionnels dans une structure fermée mais équilibrée. Parallèlement aux déplacements, une mouvance intellectuelle se déchaîne aussi vivement que l'intensité des marges différentielles perçues entre les éléments de la triade : le moi, les autres et l'au-delà. En effet, une activité de discernement perceptuel s'amarre et met en exécution un processus de lecture et de dévoilement. Autrement dit, la lecture, entreprise via une galerie de paysages topographique et ethnique, se calque alors, sur la trajectoire cartographique jalonnée par une succession d'aventures. Aussi mouvante que variée, cette lecture, s'effectuant en guise de contact avec l'inconnu, délimite l'étendue de l'Ailleurs, comme elle retrace une représentation de l'Autre. En outre, l'effet du passage donne vigueur à une autre dimension de décryptage : le "*moi-voyageur*" qui, en collectant la somme des perceptions ravitaillées, tout au long du

chemin parcouru et des épreuves endurées, conclut l'opération de sa lecture par l'ouverture d'une nouvelle qualité de savoir : la reconnaissance de soi. Ainsi, il s'avère essentiel d'établir des canaux de communication avec autrui, qu'ils soient lointains ou différents, dans le but d'apprendre à voir autrement, bien entendu, sans corrompre sa nature. Cependant, selon le fait que, « *chaque conscience a besoin de l'autre pour se réaliser* »¹, partir vers l'Autre ne signifie pas se départir de son identité, c'est par contre apprendre de l'expérience d'autrui sans en dépendre latéralement. Par ailleurs, la fréquentation des pistes étrangères assiège une aire où on ne cesse de passer d'un étonnement à un autre, d'une découverte à une autre, chose qui évoque la structure élémentaire de toute prise de connaissance.

En effet, « *On s'enrichit par la découverte d'autres consciences* »², la nature sociale de l'être humain intervient dans le fait que chaque cognition a besoin d'une autre afin de pouvoir se compléter. De même, c'est s'ouvrir à la différence de l'Autre afin de se connaître et pouvoir, par voie de conséquence, reconnaître sa propre distinction. Cependant, la rencontre devient un synonyme de circonstance de ressourcement partagé, et par la suite, un lieu opportun à l'élargissement des savoirs. Agissant de la sorte, la lecture s'identifie donc, à l'activité cérébrale qui s'intensifie et s'anime parallèlement, en donnant une thèse résultante à chaque stimulation. Embarqué par le flux des déplacements, l'apport n'est point figé. Comme « *L'être est un corps marchant* »³, le héros, par sa posture de voyageur, s'y joint, et articule alors un déchiffrement en mouvance sous forme d'une promenade plurielle, balisée par des agissements interactionnels. Par conséquent, le tout octroie une lecture oscillante et croisée dont l'assimilation s'amplifie dans un mouvement en spirale, continuellement renouvelé sans toutefois se reproduire. C'est ce qui met en fin de compte et en exergue, une forme typique et achevée d'un rayon d'apprentissage, particulièrement empirique. Ainsi, « *je me mis à m'interroger (...) sur l'enseignement que je devais en tirer.* »⁴, témoigne Baldassare qui reconnaît sa posture d'apprenant dans le sillage des

¹ - R. Raissi, « *Au cœur des Nuits* », Disponible sur <http://www.LICENCE-2EME.NEW.FR>, consulté le, 20.05.2008.

² - A. Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, éd. Talantikit, Béjaïa, 2007, p. 37.

³ - A. Medeb, *Talismano*, éd. Actes sud, Paris, 1999, p. 18

⁴ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 119.

événements qui l'entourent. Conscient de cette réflexion, le sujet est au cœur d'une démarche d'instruction socioculturelle, du moment qu'elle prend source de la veine des échanges relationnels d'intergroupes et que ces derniers véhiculent instantanément et spontanément, les stigmates culturels de chaque groupe.

A cet égard, la rencontre coalise les différences dans un profil de dialogue, de rang, non seulement social, mais, de surcroît et plus amplement, culturel, suivant la formule que si l'Être est la nature, le Faire est conséquemment la culture¹. Ainsi donc, la qualité de l'apprentissage développé, renforce la pertinence de la portion initiatique, réalisée à la lumière des circonstances, qui estampille incontestablement le caractère majeur de l'aventure rapportée par l'histoire de ce périple.

1.3. L'écriture itinérante

L'écriture est le substantif du verbe "écrire" conçu à base de l'origine latine "scribere", qui dénote étymologiquement, le fait de tracer ou de composer des caractères². Définie généralement en tant que transcription servant à matérialiser ou à figurer le langage oral par le biais d'un groupe de signes combinatoires³, l'écriture endosse cependant, le rôle d'« *un mode spécifique d'organisation de la pensée et du monde* »⁴, soit en étant un médium autonome, soit en se reliant à la parole. Intervenant entre le silence et le bruit du son, l'écriture est une parole sans écho physique. Elle se rapproche du fait de décrire, au sens de dépeindre par des taches d'encre une situation, un état ou une idée. Ce n'est que vers la fin du XIX^e siècle seulement que le terme, en tant que représentation du langage au moyen des signes, commence à prendre du poids dans le monde des lettres. Pourtant, l'écriture, utile et indispensable, a toujours tenue compagnie à l'Homme, même pendant les premières étapes de son existence⁵. En ombre persistante à l'aventure humaine, l'écriture connaît une grande variété de formes, comme elle subit une longue lignée de changements pour

¹ - [Note de lecture]

² - E. Baumgartner, *op. cit.*, p. 268.

³ - D'après G. Lucas, *op. cit.*, p. 319.

⁴ - J. G. Tamine & M.C. Hubert, *Dictionnaire de critique littéraire*, Armand Colin, VUEF, 2002, p.66.

⁵ - D'après P. Aron, *op. cit.*, pp. 163-164.

finir telle qu'elle est connue de nos jours. En outre, dotée du pouvoir de construire l'image à l'absence du regard, car ce sont les mots qui font « *la prose du monde* »¹, l'écriture reflète le souci humain de marquer la présence et de repérer le passage par des traces maculées sur la page du monde. C'est aussi le besoin instinctif de projeter d'une certaine manière son moi, profond et indéfini, sur une surface visible et claire.

De tous les modes d'expression, notamment artistique (la peinture, la sculpture, la musique), l'écriture détient la classe carrefour. Telle la parole, elle s'aligne à chacun de ces modes d'expression, dans la perspective de préciser une mise en relief ou d'assurer une représentation adéquate et achevée. Ainsi, "écrire" devient un acte de parole dont la voix ne se détériore nullement par les effets nuisibles au son. Elle conserve cependant, son ample résonance pour chaque occasion de rencontre, sous le trône de la lecture, comme l'authentifiant d'ailleurs les propos de Sartre : « *Les coups d'épées s'envolent, les écrits restent* »². Il s'en suit en outre que l'écriture se contracte intimement à l'action dans un élan libérateur, franchissant l'inertie par "le faire" et rabattant le néant par une empreinte indicielle d'une présence consciente et animée. D'où, « *pour naître il fallait écrire, pour écrire il fallait un cerveau, des yeux, des bras* »³. Ne se limitant pas à la prétention d'une présentation langagière, l'écriture est la forme reflétée d'une « *gymnastique cérébrale* »⁴, qui permet la saisie neuve, constamment renouvelée, de l'être pensant. Cela mène à dire qu'écrire est une façon de tracer par les mots, sur un fond de données personnelles et environnementales, une représentation à la suite d'impulsions talentueuses. Cet acte inscrit d'avantage d'éventuels accomplissements, qui préludent implicitement, une ramure neuve mais complémentaire au début primaire, non achevé, de l'existence humaine. Tout en traduisant une manière, singulièrement personnelle, d'être au monde, toute trame d'écriture établit une ficelle tissant la rencontre du virtuel perçu avec le protocole d'un signe transcrit.

¹ - M. Faucault, *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris, 1966, p. 4.

² - J. P. Sartre, *les mots*, Gallimard, Paris, 1964, p. 158.

³ - Ibidem.

⁴ - [Note de lecture]

Par ailleurs, l'écriture est la matière de base du monde littéraire, ayant pour objet des productions dont la substance est un phénomène de langage, conçu par un investissement particulièrement artistique de la langue. La forme et le style de l'écriture deviennent respectivement la structure dynamique et la manière de concevoir. Conjointement, ils reproduisent l'ensemble des traits distinctifs du sujet auteur : « *De toute œuvre, quelle qu'elle soit, chétive ou illustre, se dégage une figure, celle de l'écrivain* »¹, témoignage appartenant à la légendaire plume de V.Hugo. Du reste, et à défaut de définir la littérature, R. Barthes, linguiste et critique français, focalise ses études sur la singularité que présente l'écriture. En tant que réalité formelle, il lui assigne, l'interstice de différence entre la langue comme un fait collectif, et le style, qualifié de caractère individuel. Barthes précise que « *l'écriture est une fonction [chargée d'exprimer] le rapport entre la création et la société.* »². Le fait qui mène à dire qu'elle présente une sorte de passerelle biologique, agissant entre le corps social et le mouvement réflexif de l'esprit de l'écrivain. Cette passerelle ne peut en aucun cas ni se produire ni prendre forme dans l'altération du langage commun. De cette façon, l'œuvre littéraire tend à dépasser la superficielle projection du réel ou le préexistant pour devenir une origine en elle-même et un événement en soi. Elle s'affine d'après Starobinski à « *un système de relations variables établies par l'entremise du langage entre une conscience singulière et le monde* »³. Autrement dit, le projet de l'écriture littéraire, dont la forme accomplie est une œuvre, est le lieu physique de la réaction entretenue entre l'individu et le groupe social. La réaction réverbère la sensibilité subjective de l'auteur " écrivain " en mettant en activité un entrecroisement d'idées et de visions structurées par l'outil langagier.

Certes, la disposition constructive diffère d'une personne à une autre, comme la manière énonciative peut aussi varier d'une expérience à une autre, chez la même personne, chose qui évoque la particularité spécifique de chaque produit écrit. On entend ainsi que l'œuvre prend l'allure d'un intermédiaire dont la substance est intellectuelle et l'emballage est une langue raffinée. Cette dernière, bien qu'elle soit

¹ - C. Murcia, *Anthologie de l'œuvre de Victor Hugo*, éd. CILF, Paris, 1987, p. 180.

² - R. Barthes, *Le degré zéro de l'écriture*, éd. Seuil, Paris, 1953 & 1972, p. 18.

³ - In A. Maurel, *La critique*, Hachette, Paris, 1994, p. 56.

saisie en signe, déploie en prime, une résistance d'opacité vu la charge polysémique qu'elle véhicule. C'est justement l'étalon symptomatique d'une œuvre jugée littéraire. Mis à part le langage, moyen d'expression par excellence, les idées ne peuvent être ni conçues ni transmises en dehors du moyen du langage, d'où le souci s'oriente vers la langue littéraire. Effectivement, le langage littéraire demeure centralisé dans l'investissement des différentes potentialités de la langue en la hissant au niveau artistique. Un fait qui exige un minutieux savoir-faire afin de maintenir l'équilibre entre un "approuvé" et la manière de le traduire en un "dire". A ce lieu précisément, se référant à la forme et au style de l'écriture, seul l'écrivain excelle.

Pour le génois d'Orient embarqué sur les rails de l'aventure viatique, l'écriture prend une allure symptomatique de l'état psychique et intellectuel du sujet voyageur. En vue d'un positionnement initial, l'écriture, entamée la veille du premier départ, ne manque pas de refléter la mouvance ambiante malgré que son achèvement s'effectue habituellement, lors des moments de sereine solitude et de profondes médiations. Vu par son univers interne, Baldassare considère ses mots alignés sur le papier telles que « ... *des pattes d'encre entrelacées (...) que personne ne lira* »¹. Tout en leur donnant une représentation figurative, il esquisse le statut de ses lettres et délimite le profil personnel de son projet avec les mots. Sa plume se veut, semble-t-il, une entreprise, singulièrement solitaire, tant en lecture qu'en écriture. Néanmoins, cette dernière, s'imbrique aux pulsations internes qui émeuvent le voyageur en leurs attribuant voix et image. Par ailleurs, cette écriture suit le rythme des pérégrinations et se consolide sur les pages d'une série de quatre carnets de voyages.

Entre une vie menacée d'une mort imminente et d'un faible espoir de retrouver un talisman salvateur, le calame du jeune Ambriaco prend "carrure" et s'engage à traduire l'endurance aventurière par le moyen d'une autre forme téméraire : des mots neutres consignés sur des feuillets de passage. Habitué à lire, à s'approvisionner des expériences d'autrui, rapportées par des livres de langues et de cultures différentes, le globe-trotter, traqué de toutes parts, décide de s'épauler de sa

¹ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 89.

plume afin de faire face à l'hégémonie de la déraison hallucinatoire qui emporte l'atmosphère de son époque. Ainsi, il envisage la compagnie assidue de son écritoire en qualité de remède à sa pathologie aporétique, amplifiée par la propagation des courants ténébreux, offusquant toute clarté savante. C'est pourquoi, les séquences de l'écriture agencent l'assise dialectique du **protagoniste auteur**, comme elles formulent par la même occasion le générateur narratif de l'œuvre dont les : « ... *pages sont la chair de mes jours et surtout mon ultime compagnon* »¹. D'une part, l'écriture s'avère à la fois, l'authentification de son existence et l'élément collaborateur dans l'accomplissement de son aventure. D'autre part, le récit porteur s'identifie à un itinéraire aussi géographique que narratif.

Vu le règne de la confusion, la plume baldassarienne prend le ton d'une conscience en carence de sécurité et de lucidité, cherchant, à tout prix, un chemin compatible à la pensée logique. Ne trouvant nulle issue, il se réfugie dans la galerie que lui suggèrent les pages de son cahier de voyageur. En projetant sur ces pages la portée de son appréhension, sans scrupule ni honte, il trace le tiraillement de ses doutes et de ses convictions, dans la mesure où, tout ce qui s'inscrit en soi, se reflète sur la feuille. Ainsi, s'exprimer sur le papier permet aussi de se clarifier les idées car, d'après **L. Aragon** : « *On pense à partir de ce qu'on écrit et pas le contraire.* »². Cependant, une communication interne prend forme, dont l'écho est une écriture tantôt vibrante, tantôt raisonnée, tenant le défi de maintenir la promesse de « *de tout confier à ces pages* [sans s'y dérober(..)] »³. L'écriture s'assiege ainsi, d'une fonction de témoignage confessionnel, dans le sens d'accomplir un apprentissage aux termes des discernements effectués à l'encontre des phénomènes observés le long de la démarche aventurière. Effectivement, la texture du récit se tisse à base de feuilles des quatre cahiers du voyageur et s'articule par la mise en mots d'une galère aventureuse sur un espace externe, physique et inhabituel, et un autre interne, amorphe et introspectif.

¹ - Ibidem, p.384.

² - Disponible sur <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/écrire/citation>, consulté le, 15.12.2009.

³ - A. Maalouf, (...), p. 39.

1.3.1. L'écriture de l'espace externe :

Suite au dispositif déambulatoire, l'écriture retrace la trajectoire des déplacements effectués et réactive la rencontre entre l'Être et le Lieu. Cette rencontre dénote en premier ordre, un évènement de prise de connaissance et, occasionnellement, de reconnaissance où se croise l'acte réflexif et le magnétisme du relief topographique. Leur foisonnement donne à l'écriture, la matière et l'occasion pour intervenir en guise de support référentiel, en rendant le "perçu" tangible et l'"imaginé" matériel. *Ecrire* assure cependant, la transcription de la fine interaction entre l'esprit et l'effet des lieux, car ces derniers inspirent, orientent et canalisent la représentation perceptuelle. Donc, à défaut de couleurs et de formes géométriques, la plume se charge de peindre le paysage géographique en une série de graphèmes, minutieusement sélectionnés et elle réussit à fixer à juste mesure, la conception de l'idée perçue. Ceci nous mène à dire que seul le mot est capable de s'introduire dans l'intime rapport entre l'être humain et le monde physique qui l'entoure. Loin de discréditer ce rapport, la transcription soutient l'ordre de l'esprit et le reflète tel un miroir ; autant que le trait empreigne les fluctuations de son scripteur, autant que la plume s'identifie à la sensibilité de son esprit.

Du reste, le texte intitulé « *Le Périple de Baldassare* » est l'élaboration d'un calame appartenant à un personnage de nature sédentaire, mais d'esprit curieusement nomade à la dimension livresque. L'actuel mouvement physique du nommé **Baldassare** se dédouble alors, par une écriture qui, tout en s'intégrant dans les sillons de l'engrenage confusionnel, et qui imprègne les lieux ainsi que les consciences, édifie une zone d'instances réflexives. Lors de la reproduction descriptive sur le papier du paysage aperçu, l'esprit mène une laborieuse activité d'organisation et de réorganisation. Le résultat est alors, une association synthétique de dimension perceptive et interprétative. Bien que cette association soit subjective, elle s'intègre dans le profil d'une lecture intellectuelle, dont les ingrédients mettent en symbiose les deux pôles de la réaction différentielle : le lieu et la personne.

Cependant, il en résulte que l'écriture itinérante s'adhère étroitement à l'idée de la lecture réflexive, et s'alimente en majeure portion par la lecture de l'Ailleurs. Seulement l'acte d'écrire s'élabore d'une façon plus exigeante, plus concise et plus châtiée. Il fixe la lecture dans une réflexion repérée par les coordonnées spatio-temporelles tout en l'authentifiant par le mot. En ce qui concerne la manière, elle est le propre de l'auteur, à l'exemple du **protagoniste** du périple, qui dit : « *j'écris dans ma langue mais en lettres arabes, et avec le code qui m'est propre, ce qui fait bien des transactions avant que chaque mot ne soit consigné.* »¹. Ainsi, la dichotomie de la forme et du style se relève à chaque acte d'écriture ; c'est la propension déterminante qui enclôt en outre, le caractère singulier de chaque auteur. D'ailleurs, l'écriture n'est-elle pas à juste titre, une signature ?

Conséquemment, les écrits du **génois Baldassare**, s'avèrent une piste de positionnement au milieu des sinuosités du relief topographique emprunté lors du voyage. De même, les mots s'approprient des couleurs locales des régions traversées, façon de confirmer la réalité de la présence et de reconstruire une image qui préserve l'originalité et la crédibilité. Saisissant le circuit du périple sous l'angle d'un exercice, le **scripteur des lignes** structure sa mise en page suivant la forme d'un journal, recomposition fragmentée, dans laquelle la notion de l'espace géographique acquiert le rôle d'un ordonnancement matriciel dans le processus de la mouvance.

Du point de vue énumératif, l'itinéraire de l'écriture baldassarienne s'esquisse suivant l'ensemble des endroits traversés lors du périple, lesquels endroits s'accordent identiquement à l'ordre cité auparavant, (Tableau récapitulatif des lieux parcourus lors du périple, page n°62, colonne : « Destination »). Cette liste recèle les différents ports d'arrêts, marqués par le **voyageur**, dont certains sont déjà programmés par l'auteur, et d'autres, par contre, lui sont survenus à la suite des coïncidences circonstanciées. La transcription en mots de cette trajectoire, appuyée, d'une part, le regard sur la disposition naturelle du relief, et peint, d'autre part, l'aménagement conçu par les ethnies habitant ces espaces dans une énonciation, manifestement, descriptive.

¹ - Ibidem, p. 415.

Indirectement, cette description, d'ordre référentielle, dévoile qu'en dépit des apparences distinguées, les humains disposent d'une source créative identique : la pensée. En raison de quoi, toutes les cultures se retrouvent échangeant des langages semblables, tandis que la hiérarchisation structurale de chacun diffère de celle de l'autre.

Au terme de cette pratique d'écriture dont l'éperon est l'enfilade des images offertes par les différents paysages des lieux parcourus, le **diariste** ourdit simultanément, une toile aux traits pittoresques suivant la multitude exotique perçue. Ce qui rend la démarche de la conception du journal du voyage, c'est cette occasion de prise de connaissance aux échelons de la découverte. Cette dernière entrecroise étroitement, un emboîtement initiatique qui désenclave d'emblée la pénombre aventurière estampant les traces de plume de ce **général d'Orient**.

1.3.2. L'écriture de l'espace interne :

Certes, l'agencement structural, dans lequel s'effectue le paquet de déplacements sur l'étendue terrienne, empreigne le « *sanctuaire intérieur* »¹ du sujet déambulant en y insérant une instabilité forgée par le débit du changement perçu. Cette activité interne rend la personne en conversation continue avec son intérieur. Puisque, « *écrire, c'est parler sans être interrompu* »², le besoin de s'exprimer surgit alors, comme une façon de projeter les abîmes psychologiques et de rendre compte des raisonnements obscurs et intimes. Le journal intime, forme que prend l'écriture de l'**auteur du périple**, comme mode d'expression et qui s'insère au barycentre de la narration, reproduit dans son allure de quotidienneté la conduite du personnage rapportée par lui-même. L'écriture de ce journal révèle l'âme, l'essence et l'esprit par l'intermédiaire des traces de la plume. Etant une conduite, l'écriture devient donc, « *un miroir où chacun montre son image* »³, comme le souligne "Olide" de Goethe.

¹ - S. Hubier, *littératures intimes*, Armand Colin, Paris, 2003, p. 415.

² - T. Decker, *op. cit.*, p. 139.

³ - Goethe, *Les affinités électives*, Gallimard, Paris, 1990, p. 217.

Concernant **Baldassare**, son écriture amoncelle en bouquet et à des degrés différents, un besoin pathologique qui, varie entre l'identification, l'engagement et le remède. S'intégrant dans l'étalage des mots, ses écrits lui procurent une bouffée de pur oxygène dans l'étroit coin de son être et de son esprit. Suivant ses propres propos, il atteste que : « *Mon esprit est si perturbé ce matin ! Il faut pourtant que j'écrive. Il faut que ma plume se lève et marche, en dépit de tout. Que ce cahier survive ou qu'il brûle, j'écrirai, j'écrirai.* ». Impliqué de près dans le dénouement de l'avalissant état général, dû à la propagation drastique de la pronostication aveuglante et nihiliste, **l'antiquaire de Gibelet** assume la tâche de reprendre le médiateur logique. A la lumière de ses capacités intellectuelles, il s'ambitionne à devancer la présente pénurie rationnelle et le dangereux délire antilogique, aux moyens du mouvement et de la quête. Cette dernière dédouble le mouvement des déplacements par la transcription de l'activité cérébrale proliférée. D'où, la perturbation de son intellection est bien loin du sens nocif, c'est plutôt un symptôme d'une mise en réaction active avec ce qui arrive dans son entourage. Situation à laquelle l'écriture s'impose au voyageur, comme une nécessité absolue pour projeter le bloc de l'amalgame et pouvoir le décomposer, voire l'analyser afin de saisir son ampleur ; l'écriture assiège en plus l'espace illimité dans lequel il se retrouve avec soi-même, une façon de saisir les repères de ce qu'on est, et d'établir les adresses de ce qu'on devient, à la suite des épreuves et des contrariétés rencontrées. C'est aussi la résonance audible et en relief d'un fait existentiel, qui entrelace intimement le signe tracé, dans une posture distincte en soi et appropriée au sujet auteur qui affirme que : « *C'est lorsque j'ai fait l'effort de me remettre à écrire que j'ai commencé à vivre* »¹. De ce fait, l'écrit accrédite alors, une autre configuration d'exister, de marquer sa présence et d'émarger sa singularité, soit en acteur ou en témoin.

D'une autre manière, c'est mener une action tout en étant sous l'effet d'une autre, entièrement différente, en faisant preuve de la permanence de sa conscience en dépit des changements sensoriels et intellectuels. Ces changements ne cessent d'exercer une influence tout au long de l'épreuve, car l'opération de l'écriture s'achève ordinairement, dans un agencement intime et réservé, dans lequel la dimension réflexive

¹ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 276.

prend toute son ampleur. Conséquemment, le fait d'être guidé par sa plume, de graver le large de ses pages vierges, devient pour le diariste génois le temple de quiétude où s'abrite paisiblement son Être. Il l'évoque d'ailleurs, en disant : « *Je m'accroche à la bouée de ces feuilles. (...) [Car], j'ai besoin qu'elles restent près de moi.* »¹. A la fois refuge et remède, l'écriture détient, dans la simplicité de son corps, la convergence manquée jusqu'à lors, d'un espoir légitime dans la vie et d'un redressement purgatif d'un esprit pris par l'apathie et la somnolence mortelle. Du reste, l'exercice rédactionnel sert, à Baldassare, d'un élixir biotique renforçant la vitalité de son bon sens. D'où une ostensible intimité s'est également installée et qui semble lui concevoir un havre de salut et de complaisance des deux entités composantes de son unité indivisible : le déambulant et le raisonneur.

De l'autre côté des caravanes et des ports, l'aventure du périple projetée, une écriture d'un "moi" qui, en franchissant l'inconnu de l'Ailleurs, flâne entre les confins et les balises des contrées lointaines, se contracte avec les usages des consciences d'autrui et par la suite, s'initie à accomplir le projet de reconnaître son Être. C'est en passant par la connaissance de la différence de l'Autre qu'on s'aperçoit de sa distinction et qu'on s'allie à sa véritable nature, à juste forme et à juste valeur. Loin de prétendre avoir une ancienne verve littéraire, le diariste réussit, tout en procédant à sa quête, à mettre en mots ordonnés, le vacillement de sa raison, l'emportement de ses sentiments, et le calibre de sa résistance substantielle. Il transcrit, au moyen du verbe, une reproduction, adroitement, atermoyée de son environnement externe, tout en déployant, de part et d'autre, le remaniement dès lors accompli, sur son affect ainsi que sur son intellect à la rencontre des images inhabituelles à sa perception visuelle. L'image en question, n'est pas seulement descriptive, mais « *elle est résolument inspirative* »². Dans la même perspective, le diariste tisse en filigrane des portraits définis et enchaînés, rapportant les profils de son univers interne. A cette tournure, l'écriture assiège incontestablement le planisphère de la déconstruction/construction du "moi", dans l'optique de fragmenter la tumultueuse totalité, afin de bâtir un sens plus

¹ - Ibidem, p. 471.

² - G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, éd. PUF, Paris, 1984 (1^{er} éd. 1957), p. 63.

fondé et une reconnaissance plus claire de son *Être*. Néanmoins, c'est une manœuvre qui translate ouvertement, la transcription introspective vers l'aire expérimentale d'une reconstitution du "moi", dans laquelle l'ampleur aventurière amplifie inlassablement, la forme de l'écrit et lui accorde sa singularité stylistique.

Conclusion :

En terme de ce palier analytique, on peut dire que *Le périple de Baldassare* étend, dans un profil viatique, un entrecroisement serré d'ingrédients variés et multicolores. D'une pratique de mise en mouvement, à un ressourcement de l'altérité, le texte trame une expérience d'immersion, qui génère une restructuration du "moi" et, par voie de conséquence, une réorganisation du monde. De sa part, l'espace temporel s'identifie à une ère emmêlée par la contagion des augures funestes, le despotisme prend l'égide des commandes et la déraison devient la maîtresse des débats. Baignant dans une telle léthargie intellectuelle, **le protagoniste**, réfutant la contingence de ses conditions apocalyptiques, se prescrit cependant, une thérapie de mise en garde, afin de préserver son indemnité contre la nocive actuelle capillarité. Sa thérapie s'accolle en revanche au caractère inhérent à la vie : le mouvement. Rendant « *la sensibilité plus vive* »¹, le mouvement du **héros** lui permet d'agir ou plutôt de réagir par le biais l'issue immanquable de la quête, une façon de guetter principalement, toute trace qui peut nourrir raison et sécurité. Par ailleurs, le processus de la quête prend dans sa démarche opérationnelle la projection d'une symbiose interactionnelle qui assure en premier lieu, la forme substantielle du texte. En outre, le tout suggère, un gisement de signifiante, échelonné et propulsé par l'agencement déambulatoire.

En quittant son univers familial, **le négociant de Gibelet** s'aligne dans les sillons de l'exploration de l'inhabituel et la découverte de l'inconnu. Une expérience qui, sous les cieux de l'Ailleurs, s'élabore par la rencontre, fortuite et aléatoire, de l'Autre. A cette double rencontre émerge effectivement, l'allure aventurière qui, d'une part, structure la posture du personnage principale et, d'autre part, ordonnance le

¹ - P. Valéry (de l'Académie Française), *Morceaux choisis*, Gallimard, Paris, 1930 (58^e édition), p. 287.

gouvernail de l'énoncé narratif. À l'alternat des replis déambulatoires, une imbrication majeure s'insère dans le corps aventurier : la mise en altérité. Se diriger vers l'Ailleurs, engendre le fait de s'exposer à un nouveau champ visuel : c'est rencontrer le différent pour appréhender la distinction de ce qui lui est propre, c'est la situation opportune de concevoir que la différence est un paramètre d'envergure fonctionnelle, pour les lieux, ainsi que pour les personnes, agissant dans l'organisation du monde et de la nature. Autrement dit, c'est joindre pacifiquement, les deux rives de l'écart : l'identité et l'exotique. En outre, partir vers l'Ailleurs conduit inévitablement, à se contracter avec l'Autre : c'est établir des contacts et promouvoir le tissage des relations socioculturelles, afin de s'approprier une place et réussir une intégration aux groupes, c'est aussi la biosphère des échanges, au sens pertinent de "*donner et recevoir*", c'est enfin agir tout en subissant l'action de l'autre. D'ailleurs, c'est à partir des différences que le monde prend forme et se structure. Par conséquent, le sujet effectuant le voyage se remanie, sans brisure ni traumatisme, en vue de développer ses performances personnelles et sociales. Du reste, cette rencontre, tonifiante sur le plan du savoir et du savoir-être, érige une toile phénoménologique tempo-spatiale, édifiée à base des manifestations singulières ou communes appropriées respectivement aux personnes et aux communautés, et entreprise sous l'égide d'une atmosphère assez déterminée.

Consécutivement, le statut de l'étrangeté, que prône autrui et l'au-delà, apparente chez le "globe-trotter" à une activité de lecture instantanée, résultant de la perception de nouveaux foyers de sensibilité, et par la suite, parvient à construire une connaissance, voire une reconnaissance, de son actuel milieu. Un processus duquel le voyageur élargit les dimensions de la distinction, comme il en éclaire la qualité de l'image construite en marge du passage géographique et du contact ethnique, matrices opérantes, lors de l'expérience de la mise en altérité. Simultanément, étant entouré par une affluence d'interactions, le voyageur ne s'empêche de subir des mutations au rayon de son affecte et de son intellect, chose qui révèle une nouvelle posture forgée, principalement, par la connaissance des phénomènes inaccoutumés, et la compréhension de la concomitance des différents faits. Ainsi, une image du "*moi*" se construit et se renouvelle suite au savoir qualitatif récemment acquis. Ce dernier, dont la particularité

s'inscrit sous l'ordre référentiel de la présente aventure, s'intègre automatiquement dans la réserve des compétences développées de la personne en question.

En résonance à la modalité de la lecture, agissement clé dans les rapports sociaux, une autre activité cérébrale, de souffle particulièrement singulier, prend forme. Dans une pratique vérace, balisée par le temps et l'espace, endossant la synthèse de l'endurance aventurière des conclusions de la lecture, tout en tenant en compte, évidemment, des diverses bifurcations intrinsèques, s'accomplit en répercussion, l'acte de l'écriture. En raison de donner voix à une conscience endurant un plexus d'épreuves, d'émettre une parole joignant les deux bouts du réel : le "*dedans*" et l'"*externe*", de conjuguer le dessein d'un esprit éclairé avec la substance inépuisable du verbe, le calame se propose et alloue une fluidité narrative, à la fois, spontanée et singulière. Distincte de celle de l'historien, la plume du voyageur, à l'exemple de celle de **Baldassare**, transcrit suivant la subjectivité de sa vision, le cheminement évènementiel analogiquement à la succession des péripéties, façon de matérialiser un passage, dans le but de préserver l'intimité du souvenir. C'est aussi la peinture des sinuosités du mouvement, tout en se repérant au relief géographique, en vue de reconstruire une portée sémantique à partir de l'enchaînement des actions sur le relief du papier et au moyen des mots. Ces derniers, unités élémentaires de la construction du sens, s'alignent en concomitance afin de traduire le vu, le vécu, le ressenti, le perçu et l'acquis lors de l'aventure de la quête. Ayant pour objectif initial la recherche d'un Livre énigmatique, la quête s'achève par contre, par la prospection de soi au milieu de l'anarchie de l'époque, car « *il ne s'agit pas de choisir son époque mais de se choisir en elle* »¹. C'est-à-dire, au lieu d'afficher le désappointement atonique, vu le désordre répandu, il serait lieu de porter une cuirasse afin de se distancier de l'orbite du trouble par un positionnement, à la fois, intellectuel et moral, solidement conforme à ses penchants et à ses convictions. Seulement, pour le réussir, il suffit simplement de savoir le faire.

¹ - J.P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature*, Gallimard, Paris, 1948, p. 238.

La résultante, de tout ce qui précède, étale le fait que *Le périple de Baldassare* est une projection plane d'une expérience viatique qui, amoncelle un réseau d'engrenage aventurier. D'abord, la quête de l'objet de valeur, qui interpelle le mouvement comme moyen, afin d'assurer le décampement vers l'ailleurs. Par suite, la mise en altérité s'impose conséquemment, lors de l'immersion dans un univers différent. Cette altérité excite la perception qui génère une lecture à dimensions réflexive et avancée, pour arriver enfin, à l'exercice de l'écriture. Cette pratique débauche sur la réalité matérielle du texte présent, narrant les événements du périple du **génois**, nommé **Baldassare**. Autrement dit, cette série de composantes, enchevêtrées successivement l'une à l'autre, présente à titre efficient la structure opérationnelle régissant la trajectoire de déplacement d'une part, et régularisant, d'autre part, l'ampleur aventurière à la mesure des caractéristiques du héros. Ceci assiège en fin de compte que les matrices paradigmatiques de la notion du voyage s'identifient à l'idée aventurière du périple mené à la "*baldassarienne*". Conséquemment, le périple propulse une équation syntagmatique appropriée au **marchant de Gibelet** et qui demeure une partie intégrante du paradigme référentiel du voyage.

Par ailleurs, il est impératif de souligner, que chaque élément de ce paradigme arbore un emboîtement d'un profil d'apprentissage spécifique, dont l'ensemble expose un mouvement en spirale de prise de connaissance. Cette dernière s'interprète par la faculté de saisir intellectuellement les causes et les conséquences qui se rattachent à un fait ou à un phénomène, d'où se greffe amplement l'initiation, à l'image de toute procédure d'acquisition ou de savoir. Pour **le jeune Ambriaco**, emporté dans un flux de pratique active, l'initiation est aménagée dans une posture, purement expérimentale, sur le modèle épreuve/connaissance. En l'appliquant, on décerne clairement l'endurance de l'aventure, la perception de la lecture et la synthèse de l'écriture. Bien que chacune déferle séparément une large étendue initiatique, leur assemblage décroïssonne en outre, un dynamisme substantiel qui, d'un côté, renforce la chair textuelle et de l'autre, éclate la virtualité paradigmatique du voyage à une ordonnance organisée, appropriée au sujet déambulant. D'où le projet viatique, qu'entreprend **Baldassare** à la quête d'un savoir abrité dans un livre, s'avère décidément, une alliance, à juste titre, initiatique entre l'aventure, la lecture et l'écriture,

termes précis composants l'équation paradigmatique de son périple, pour ainsi dire, son voyage.

Profil	Destination	Date / Durée	Situation	journal	
L'aller	* Gibelet	23.08.1665	Partir à la recherche du livre du <i>Centième Nom</i> .	J.1	
	- village d'Anfé		Suite d'ambulations		
	- Tripoli	25.08.1665			
	- village du tailleur	(27-30).08.1665			
	- Alep	(06-09).09.1665			
	- Konya	27.09.1665			
	- Scutari	30.10.1665			
	* Constantinople	- (31.10 – 29.11). 1665	-Perte de toute traces du Livre recherché.	J.2	
		- (29-03).11.1665	-Interné dans un navire au port		
		- En mer méditerranéenne	(03.11-11.12). 1665	Suite d'ambulations	J.3
		- Smyrne	12.12.1665		
		- Île de Chio	23.01.1666		
		- village de Katarraktis	(27-31).01.1666		
		* Gênes	(03-16).04.1666		
	- En mer méditerranéenne	(04-16.04).1666			
	- port de Tanger	24.05.1666			
	- Lisbonne	03.06.1666			
	- Amsterdam	26.06.1666			
Arrivée/départ	* Londres	(23.08-23.10). 1666	Retrouver le Livre le 24.08.1666		
Le retour	- En mer de l'Atlantique		Suite d'ambulations	J.4	
	Calais- Paris – Lyon -				
	Avignon -Nice– Lyon-				
	- Gênes	23.10.1666			
	- En mer méditerranéenne	31.10.1666			
	- A proximité de Katarraktis	28.11.1666			
Arrivée finale	* Gênes	26.12.1666	Installation définitive		

(Tab. n°3): Tableau récapitulatif des lieux parcourus lord du périple